Jean-Jacques Rousseau

(1712 - 1778)

THÉÂTRE :

Narcisse
Les prisonniers de guerre
L'engagement téméraire
Pygmalion
Le devin du village

1733 - 1775

édité par les Bourlapapey, bibliothèque numérique romande

Jean-Jacques Rousseau

THÉÂTRE :

Narcisse

Les Prisonniers de guerre

L'Engagement téméraire

Pygmalion

Le Devin du village

1733-1775

édité par les Bourlapapey

bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

NARCISSE
ou
L'AMANT DE LUI-MÊME

Composée en 1733

et jouée le 18 décembre 1752.

PRÉFACE.

J'ai écrit cette comédie à l'âge de dix-huit ans, et je me suis gardé de la montrer, aussi longtemps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma pièce, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries, et je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très peu de les persuader ; en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe guère qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser ; et il importe à la vérité, que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer et sans la connaître.

Le parti que j'ai pris, dans la question que j'examinais il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires(1) plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avais prévu, et je m'étais bien douté que leur conduite, en cette occasion, prouverait en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une académie s'était montrée intègre si mal à propos. Ils n'ont épargné contre elle, ni

les invectives indiscrètes, ni même les faussetés(2), pour tâcher d'affaiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les sages ont pu voir avec quelle force, et le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connaissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne fallait donner qu'à mes raisons ; et l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentais moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, et qu'en démontrant une proposition je ne laissais pas de croire le contraire ; c'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; et l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues ! c'est sans doute de leur part une manière nouvelle et commode de répondre à des arguments sans réponse, de réfuter les démonstrations même d'Euclide, et tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt ; et il ne leur est pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent ; encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira qu'en me déclarant contre les sciences j'ai parlé contre mon sentiment : à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve et de vraisemblance, je ne sais qu'une réponse ; elle est courte et énergique, et je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, et il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première ; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc

qu'en faisant de la musique et des vers on a mauvaise grâce à déprimer les beaux-arts, et qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement, quand même on l'admettrait dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouverait que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il était permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentiments, il faudrait dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs, et qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, et je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité ; la raison nous montre le but, et les passions nous en écartent. Quand il serait vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'aurait donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulais passer condamnation sur ce point, il me suffirait de comparer les temps pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Longtemps séduit par les préjugés de mon siècle, je prenais l'étude pour la seule occupation digne d'un sage, je ne regardais les sciences qu'avec respect, et les savants qu'avec admiration(3). Je ne comprenais pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent ; et quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *satis eloquentiœ, sapientiœ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations, et bien du temps, pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que, durant ces temps de préjugés et d'erreurs où j'estimais tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers et la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, et entre autres cette petite comédie. Il y aurait peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusements de ma jeunesse, et on aurait tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étaient pas encore les miens. Il y a longtemps que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention ; et hasarder de les donner au public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si longtemps, c'est dire assez que je dédaigne également la louange et le blâme qui peuvent leur être dus ; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils sont l'ouvrage.

Ce sont des enfants illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le père, à qui l'on fait ses derniers adieux, et qu'on envoie chercher fortune sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité ; car, quand le fait serait vrai, il n'y aurait en cela aucune inconséquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple et facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question, j'exposerai de nouveau mon sentiment ; et j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour et contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra ; pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière, mais à la leur ; ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel, pour les fixer à droite et à gauche ; ils combattront un fantôme, et prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire ; et je commence.

« La science n'est bonne à rien et ne fait jamais que du mal, car elle est mauvaise par sa nature. Elle n'est pas moins inséparable du vice que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples lettrés ont toujours été corrompus, tous les peuples ignorants ont été vertueux : en un mot, il n'y a de vices que parmi les savants, ni d'homme vertueux que celui qui ne sait rien. Il y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens ; c'est de nous hâter de proscrire la science et les savants, de brûler nos bibliothèques, fermer nos académies, nos collèges, nos universités, et de nous replonger dans toute la barbarie des premiers siècles. »

Voilà ce que mes adversaires ont très bien réfuté : aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, et l'on ne saurait rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit et qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissait de savoir si le rétablissement des sciences et des arts

a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épurées(4), la question était à peu près résolue.

Mais elle en renfermait implicitement une autre plus générale et plus importante, sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai, par les faits, et je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde à mesure que le goût de l'étude et des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'était pas assez ; car, sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvait nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines et trompeuses connaissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une manière abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée et de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient et grossit à son tour ; savoir, l'oisiveté, et le désir de se distinguer. Dans un état bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir ; et ces soins importants lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un état bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes et des hypocrites.

Le goût des lettres, qui naît du désir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs et les principes de la vertu. Mais bientôt, ces préceptes étant devenus communs, il fallut se

distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe, des Diogène, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbes, les Mandeville, et mille autres, ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; et leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reste de vrais philosophes ardents à rappeler dans nos cœurs les lois de l'humanité et de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme et du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire. Quand une fois les talents ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, et nul ne se soucie d'être homme de bien. De là naît encore cette autre conséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talents naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers et presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation sont les fruits et les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse : nous savons toutes les règles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme ; nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; et, pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; et nos enfants sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile et superflu, se gardaient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts, amollit les corps et les âmes. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affaiblit leur tempérament ; et l'âme garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage ; et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche et pusillanime, incapable de résister également à la peine et aux passions. Chacun sait combien les habitants des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, et l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure(5). Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la faiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. À force de méditer sur les misères de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, et trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidents imprévus. « Si la science, essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les inconvénients naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie leur grandeur et leur poids, qu'elle n'a ses raisons et vaines subtilités à nous en couvrir(6). »

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime et de bienveillance qui attachent les hommes à la société ; et c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur ; et il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables ; son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme ; il est philosophe.

En même temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la paresse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, et toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talents agréables veut plaire, être admiré, et il veut être admiré plus qu'un autre ; les applaudissements publics appartiennent à lui seul : je dirais qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisait encore plus pour en priver ses concurrents. De là naissent, d'un côté, les raffinements du goût et de la politesse, vile et basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puérils, qui, à la longue, rapetissent l'âme et corrompent le cœur ; et, de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artiste, si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, et tout ce que le vice a de plus lâche et de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, et tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus ; et de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante et la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle les sciences, les arts, le luxe, le commerce,

les lois, et les autres liens qui, resserrant entre les hommes les nœuds de la société(7) par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donne des besoins réciproques et des intérêts communs, et obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, et présentées sous un jour favorable ; mais, en les examinant avec attention et sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés, et il n'y a d'autre moyen, pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, et de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun, feignant de travaillera la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux et à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches et des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu et du sens commun. En revanche nous avons perdu l'innocence et les mœurs. La foule rampe dans la misère ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, et il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Étrange et funeste constitution, où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, et où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère, où les plus fripons sont les plus honorés, et où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme ! Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disaient en déclamant, et moi je le dis sur des raisons : ils ont aperçu le mal, et moi j'en découvre les causes ; et je fais voir surtout une chose très consolante et très utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné(8).

Telles sont les vérités que j'ai développées et que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés sur cette matière. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche ; et s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir et penser, et non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés, et l'empêche de jouir du présent ; elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination et le tourmenter par les désirs, et l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altère sa santé, détruit son tempérament, et gâte souvent sa raison : si elle lui apprenait quelque chose, je le trouverais encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques âmes privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités est la lumière et l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude, et cette exception même confirme la règle : car si tous les hommes étaient des Socrates, la science alors ne leur serait pas nuisible, mais ils n'auraient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, et qui par conséquent respecte ses lois, et ne veut point raffiner sur ses anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, et surtout des savants, dont les maximes sentencieuses et dogmatiques lui apprendraient bientôt à mépriser ses usages et ses lois ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes sont la morale du peuple ; et dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que les lois, qui peuvent quelquefois contenir les méchants, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder ses lois. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu(9).

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement,

puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus, mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie. Et c'est ainsi que les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement : elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public(10), qui est toujours une belle chose : elles introduisent à sa place la politesse et les bienséances ; et à la crainte de paraître méchant elles substituent celle de paraître ridicule.

Mon avis est donc, et je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister et même d'entretenir avec soin les académies, les collèges, les universités, les bibliothèques, les spectacles et tous les autres amusements qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car, dans une contrée où il ne serait plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudrait encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès. Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendait de moi ; et c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerais trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire siffler, si je pouvais à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, et sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police ; et l'on sait assez que la musique et les spectacles en sont un des plus importants objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires ; c'est vis-à-vis de moi seul ; car ce n'est qu'en m'observant moi-

même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, et si mon âme est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés, dans le dessein de ne les plus reprendre ; et, renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvaient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible et douloureuse j'ai osé les reprendre encore quelques moments pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me fallait une épreuve pour achever la connaissance de moi-même, et je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon âme dans les succès littéraires, il me restait à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser, et je puis mettre le public au pire. Ma pièce a eu le sort qu'elle méritait et que j'avais prévu ; mais, à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi et à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardents à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, et mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction et d'inconséquence. S'ils s'aperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrents, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi et fasse des pas vers la fortune ; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, et même publiquement, et je leur permets de jeter à l'instant au feu mes écrits et mes livres, et de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers et de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force et la volonté : je continuerai à dire très franchement tout le mal que je pense des lettres et de ceux qui les cultivent(11), et croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour : « Cet

ennemi si déclaré des sciences, des arts, fit pourtant et publia des pièces de théâtre ; » et ce discours sera, je l'avoue, une satire très amère, non de moi, mais de mon siècle.

NARCISSE OU L'AMANT DE LUI-MÊME.

PERSONNAGES.

LISIMON,

VALÈRE, LUCINDE, enfants de Lisimon.

ANGELIQUE, LÉANDRE : frère et sœur, pupilles de Lisimon.

MARTON, suivante.

FRONTIN, valet de Valère.

La scène est dans l'appartement de Valère.

SCÈNE I.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

Je viens de voir mon frère se promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, mademoiselle, changé dans ses ajustements de manière à le rendre méconnaissable. Quoi qu'il soit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles grâces.

LUCINDE.

Valère est, par sa délicatesse et par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme ; et ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien, où est le mal ? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, et qu'ils tâchent de gagner en agréments autant qu'elles en solidité ? Grâce à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits ? Espèrent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur ressembler ?

MARTON.

Pour celui-là, ils auraient tort, et les femmes se connaissent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche monsieur le chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frère est naturellement bon ; il est même raisonnable, à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant par ce portrait un reproche muet et badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon père que Valère épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service que de corriger les défauts de son amant ; et tu sais comment j'ai besoin des soins de cette chère amie pour me délivrer de Léandre, son frère, que mon père veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours fort au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparaître bientôt, et sur la promesse que m'a faite Angélique d'engager son frère à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour serrer cet engagement, qu'Angélique n'en saurait avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il sera aisé à sa sœur de le prévenir, et de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs, il ne saurait mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête ! Ah ! mademoiselle, refuser une femme faite comme vous, avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. (*À part.)* Si elle savait que Léandre et Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changerait bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah ! Marton, j'entends du bruit ; cachons vite ce portrait. C'est sans doute mon frère qui revient ; et, en nous amusant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Ma chère Lucinde, vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet, quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valère en des ajustements de femme. À présent que je vous vois prête à l'exécuter je tremble que le déplaisir de se voir jouer ne l'indispose contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valère vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui lui viendra de la vôtre, tant que vous ne serez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies, et que le tour des siennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il est question de le guérir d'un faible qui l'expose à la raillerie, et voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant : mais, hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous, après tout, de si ridicule ? Puisqu'il est aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer ? et ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourrait-il apporter dans la société ?

MARTON.

Surtout dans la société des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons et le portrait, et tout cet air de raillerie qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux bien courir seule les risques du succès ; et rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valère. De quelque manière qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scène assez plaisante.

MARTON.

J'entends : le prétexte est de corriger Valère ; mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie et le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGÉLIQUE.

Enfin, vous le voulez ; mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent pièces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valère, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chère Angélique…

SCENE III.

ANGÉLIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avec votre frère, je vous jure que vous épouserez le mien. (*Bas.*) Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON, *bas*.

Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je…

MARTON.

J’entends la voix du chevalier. Prenez au plus tôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu’il nous aperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour voir…

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j’ai de mauvais pressentiments de tout ceci !

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

« Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous(12). »

FRONTIN.

Sangaride, c’est-à-dire Angélique. Oui, c’est un grand jour que celui de la noce, et qui même allonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALÈRE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALÈRE.

Mauvais plaisant… Tu sais à quel point je l'aime. Dis-moi ; que connais-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, et une figure… comme tu vois, on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, et vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

VALÈRE.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne sais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, et qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres… Mais où diable les prendre, ces autres-là ?

VALÈRE.

La matinée s'avance ; il est temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à sa toilette*.) Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

À l'ordinaire ! Non, vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALÈRE.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer, et je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait. Ah ! Frontin, le charmant objet ! Où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ? Je veux être pendu si je sais de quoi vous me parlez.

VALÈRE.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure !

VALÈRE.

Qui serait-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce ne peut être que le diable, ou vous.

VALÈRE.

À d'autres ! On t'a payé pour te taire… Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique ?… Voilà, d'honneur, la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin !… Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALÈRE.

Je lui trouve beaucoup de mon air… Elle est, ma foi, charmante… Ah ! si l'esprit soutient tout cela… Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connaisseuse en mérite !

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALÈRE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ! Me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN, *à part*.

Ne me trompé-je point ? C'est lui… c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y sera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALÈRE.

Hé bien ! monsieur Frontin reconnaitrait-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connais ! Quelques centaines de coups de pied au cul, et autant de soufflets, que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien pimenté la connaissance.

VALÈRE.

Une fille, des coups de pied ! Cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

VALÈRE.

Comment ! l'aurais-tu servie ?

FRONTIN.

Oui, monsieur ; et j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

VALÈRE.

Il serait assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connaissance !… Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! savez-vous, monsieur, que si quelqu'un pouvait approcher de vos perfections, je ne trouverais qu'elle seule à vous comparer ?

VALÈRE, *considérant le portrait*.

Mon cœur n'y résiste pas… Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part*.

Ah ! ma foi, me voilà pris sans vert.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle… elle s'appelle… elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALÈRE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin ! Se pourrait-il que des traits aussi charmants ne fussent que ceux d'une grisette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALÈRE.

Quoi ! c'est…

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudière, bien vaine, sans grand sujet de l'être ; en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALÈRE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir, cependant. Dis-moi où elle demeure.

FRONTIN.

Bon, demeurer ! est-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes… Où loge-t-elle, maraud ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, à ne vous point mentir, vous le savez tout aussi bien que moi.

VALÈRE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connais pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALÈRE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

FRONTIN.

Non, la peste m'étouffe !

VALÈRE.

Ces idées que tu m'en as données…

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

VALÈRE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le mystère et la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue, j'en suis très réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La chose est impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.

VALÈRE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique… En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, et je veux voir cette nouvelle maîtresse avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, monsieur ! vous ne… Ah ! vous vous moquez.

VALÈRE.

Non, je te dis très sérieusement que je ne saurais offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentiments sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui : c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais monsieur votre père, qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres ; vous savez que son faible n'est pas la complaisance.

VALÈRE.

Il faut la trouver, à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons partout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons ; faisons l'inventaire et le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste ! le bon petit livre que nous aurions là ! Livre rare, dont la lecture n'endormirait pas.

VALÈRE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout à propos monsieur votre père. Proposons-lui d'être de la partie.

VALÈRE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-temps !

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque*.

Eh bien, mon fils ?

VALÈRE.

Frontin, un siège à monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALÈRE.

Je ne saurais, monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des compliments avec son père.

VALÈRE.

Le respect…

LISIMON.

Oh ! le respect consiste à m'obéir et à ne me point gêner. Mais qu'est-ce ? encore en déshabillé ? un jour de noces ? voilà qui est joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

VALÈRE.

J'achevais de me coiffer, et j'allais m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux et mettre un habit ? Parbleu ! Dans ma jeunesse, nous usions mieux du temps ; et, sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALÈRE.

Il semble cependant que, quand on veut être aimé, on ne saurait prendre trop de soin pour se rendre aimable, et qu'une parure si négligée ne devait pas annoncer des amants bien occupés du soin de plaire.

LISIMON.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenaient plus de compte de nos empressements que du temps que nous aurions perdu à notre toilette ; et, sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avais pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, et que j'eusse, moi, celui de faire tes noces et celles de ta sœur en un même jour.

VALÈRE, *bas*.

Frontin, quel bonheur !

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé, c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valère ? Il semble qu'il ne serait pas séant de marier la sœur sans attendre le frère, puisqu'il est en chemin.

VALÈRE.

Je dis, mon père, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te ferait donc pas de peine ?

VALÈRE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'était pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avais pas proposé.

VALÈRE.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes désirs que celle de mes actions. (*Bas*.) Frontin, quel bon homme de père !

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile : tu en auras le mérite à bon marché car, par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALÈRE.

Eh bien, mon père ?

LISIMON.

Eh bien, mon fils, par ce moyen rien ne sera dérangé.

VALÈRE.

Comment ! vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela, puisque d'ailleurs, Lucinde et lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connaissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, et je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALÈRE.

Monsieur…

LISIMON.

Ne crains rien ; je connais et j'approuve trop ton empressement, pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALÈRE.

Mon père…

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je ; je devine tout ce que tu pourrais me dire.

VALÈRE.

Mais, mon père… j'ai fait… des réflexions…

LISIMON.

Des réflexions, toi ? j'avais tort. Je n'aurais pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALÈRE.

Sur les inconvénients du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnais là mon fils.

VALÈRE.

Comment ! après la sottise ? Mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, monsieur le philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose et que vous en étiez vous-même si empressé ; j'aurais de bon cœur écouté vos raisons : car vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur ; nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais, aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise ; ce sera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

VALÈRE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours…

LISIMON.

Adieu, mon fils ; tu seras marié ce soir, ou… tu m'entends. Comme j'étais la dupe de la fausse déférence du pendard !

SCÈNE V.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

Ciel ! dans quelle peine me jette son inflexibilité !

FRONTIN.

Oui, marié ou déshérité ! épouser une femme ou la misère ! on balancerait à moins.

VALÈRE.

Moi balancer ! non ; mon choix était encore incertain, l'opiniâtreté de mon père l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALÈRE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il était question d'épouser le portrait ? hem ! le mariage ne vous paraîtrait plus si affreux ?

VALÈRE.

Non ; mais si mon père prétendait m'y forcer, je crois que j'y résisterais avec la même fermeté, et je sens que mon cœur me ramènerait vers Angélique sitôt qu'on m'en voudrait éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de monsieur votre père, vous hériterez au moins de ses vertus. (*Regardant le portrait.)* Ah !

VALÈRE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis votre disgrâce, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air allongé.

VALÈRE.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. (*Il sort.*)

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons cependant le dénoûment de tout ceci ; et, pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! la plaisante scène ! Qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu, mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi, quand il s'est si bien épris de ses propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la faiblesse de conserver des sentiments pour un homme capable d'un pareil travers ?

ANGÉLIQUE.

Il te paraît donc bien coupable ? Qu'a-t-on cependant à lui reprocher, que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du chevalier, je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse ; et Valère me sacrifiera ses folies dès ce jour, ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frère doit arriver aujourd'hui : prends bien garde qu'elle ne le soupçonne d'être son inconnu, jusqu'à ce qu'il en soit temps.

SCÈNE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

Je gage, mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait. Vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton, laissons là le portrait ; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chère Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon père vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre ; il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui et à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible ?

MARTON.

Comment, terrible ! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche et bien fait ! en vérité cela fait peur, et il n'y a point de fille en âge de raison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher ; j'ai reçu en même temps une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père ; il me conjure de différer mon mariage : enfin il m'aime, toujours. Ah ! ma chère, seriez-vous insensible aux alarmes de mon cœur ! et cette amitié que vous m'avez jurée…

ANGÉLIQUE

Plus cette amitié m'est chère, et plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes désirs, et mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne saurait être à lui, que…

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources et les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettait bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez… Chère Angélique, je compte sur vos soins ; et, dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon père pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi. (*Elle sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je devrais l'arrêter. Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille ; et toutes ses prières ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paraît le

craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instants de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourrait être autorisée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la suivre, et, sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

SCÈNE VIII.

ANGELIQUE.

Insensée que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valère confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout, et honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelque autre objet. Car voilà les hommes ; ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

SCÈNE IX.

ANGELIQUE, VALÈRE.

VALÈRE, *sans voir Angélique*.

Je cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE, *à part*.

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALÈRE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part*.

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être si fat et si aimable à la fois ?

VALÈRE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas, Angélique m'adore…

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! traître, tu connais trop mon faible.

VALÈRE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle ; le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis aller.

VALÈRE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes sentiments ! Je renonce à la possession d'un objet charmant, et auquel, dans le fond, mon penchant me ramène encore. Je m'expose à la disgrâce de mon père pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues et flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi ! la folie et les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable ? (*Regardant le portrait.)* Que de grâces ! Quels traits ! Que cela est enchanté ! Que cela est divin ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE, *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connaissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALÈRE.

Ô ciel !

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez tout interdit. Je n'aurais jamais cru qu'un petit-maître fût si facile à décontenancer.

VALÈRE.

Ah ! cruelle, vous connaissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, et vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGÉLIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité ; et régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, chevalier, j'ai pitié de votre embarras : voilà votre portrait ; et je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentiments sont, sur ce point, tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALÈRE.

Quoi ! vous connaissez la personne !

ANGÉLIQUE.

Non-seulement je la connais, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

VALÈRE.

Vraiment, voici du nouveau ; et le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE

Je ne sais ; mais il est sincère. (*À part.*) S'il se pique, je triomphe.

VALÈRE.

Elle a donc bien du mérite ?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALÈRE.

Point de défaut, sans doute ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, et surtout d'une vanité insupportable. Mais, quoi ! elle est aimable avec tout cela, et je prédis d'avance

que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

VALÈRE.

Vous y consentez donc ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALÈRE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALÈRE, *à part*.

Son indifférence me désespère. (*Haut.*) Oserais-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGÉLIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALÈRE, *outré*.

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ! vous vous plaigniez tout à l'heure de mon enjouement, et à présent vous vous fâchez de mon sang froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec vous.

VALÈRE, *bas*.

Je crève de dépit. (*Haut.*) Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connaissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre

espérance, et je vous le promets encore.

VALÈRE.

Ce sera bientôt, au moins ?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALÈRE.

Je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'en aller.*)

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*Haut.*) Où allez-vous, Valère ?

VALÈRE.

Je vois que ma présence vous gêne, et je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même : il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALÈRE.

Allez, allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGÉLIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

SCÈNE X.

VALÈRE.

Amoureux de soi-même ! est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On dirait qu'elle me

regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, et je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, et joignons au soin de faire mon bonheur celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALÈRE, FRONTIN, ivre.

FRONTIN.

Que diable ! je ne sais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALÈRE.

Eh bien ! Frontin, as-tu trouvé ?…

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur.

VALÈRE.

Ah, ciel ! serait-ce possible ?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALÈRE.

Hâte-toi donc de me dire.

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALÈRE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALÈRE.

Conte-moi donc…

FRONTIN.

C'était un feu… une mousse…

VALÈRE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

VALÈRE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah ! oui, l'original ; justement. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vous dis-je.

VALÈRE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Il n'est déjà ni à la Croix-Blanche, ni au Lion-d'Or, ni à la Pomme-de Pin, ni…

VALÈRE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puisqu'il n'est pas là, il faut qu'il soit ailleurs ; et… Oh ! je le trouverai, je le trouverai…

VALÈRE.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer ; sortons.

SCÈNE XII.

FRONTIN.

Me voilà, en effet, assez joli garçon… Ce plancher est diablement raboteux. Où en étais-je ? Ma foi, je n'y suis plus. Ah ! si fait…

SCÈNE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

Frontin, où est ton maître ?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment ! il se cherche ?

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ?

FRONTIN.

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si

vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh dame ! j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi, rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait… métamor… non, métaphor… oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille… vous avez fait un certain mélange… Car j'ai deviné tout ça, moi. Eh bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien ; car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE

Quoi ! sans se reconnaître ?

FRONTIN.

Oui, et c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvait prévoir cela ? Cours vite, mon pauvre Frontin ; vole chercher ton maître, et dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, surtout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens, voila pour…

FRONTIN.

Pour boire, n’est-ce pas ?

LUCINDE.

Eh non, tu n’en as pas de besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.

SCÈNE XIV.

LUCINDE.

Ne balançons pas un instant, avouons tout ; et, quoi qu’il m’en puisse arriver, ne souffrons pas qu’un frère si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j’avais employés pour l’en guérir. Que je suis malheureuse ! j’ai désobligé mon frère ; mon père, irrité de ma résistance, n’en est que plus absolu ; mon amant absent n’est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d’une amie, et les précautions d’un homme que je ne puis souffrir : car je le hais sûrement, et je sens que je préférerais la mort à Léandre.

SCÈNE XV.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Consolez-vous, Lucinde ; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu’il a voulu vous voir sans que vous le sussiez.

LUCINDE.

Hélas ! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n’est pas trop modeste ?

MARTON.

C’est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu ! que vous êtes méchantes ! Après cela qu’a-t-il dit ?

ANGÉLIQUE.

Il m’a dit qu’il serait au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisait plaisir en quelque manière. Mais il a dit cela d’un certain air… Savez-vous qu’à bien juger de vos sentiments pour lui, je gagerais qu’il n’est guère en reste avec vous ? Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m’obéir qui n’est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu’il a mise à sa renonciation est que vous recevrez sa visite d’adieu.

LUCINDE.

Oh ! pour cela non ; je l’en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous ne sauriez lui refuser cela. C’est d’ailleurs un engagement que j’ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu’il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, et qu’il ose espérer qu’après avoir paru à vos yeux vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité !

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Eh bien ! il n'a qu'à paraître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ; et je vous donne ma parole qu'il sera reçu d'un air… Faites-le venir, il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra… instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chère Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous apaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde, au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE, *bas, à Marton*.

La voilà au point. (*Haut*.) Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre ; il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

Ô cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux !

SCÈNE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

Approchez, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connaître son propre cœur ; elle croit vous haïr, et va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE, *toujours sans regarder Léandre*.

Sur ce pied-là il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure. Le mauvais petit esprit !

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colère vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connaissez combien je suis criminel. (*Il se jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah, Cléonte ! ah, méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des grâces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le faible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre ; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent, et le mien est aussi content de l'épreuve que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique, ma chère Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines !

ANGÉLIQUE.

Vraiment, il vous siérait bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un et l'autre, tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chère sœur, vous avez songé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ! Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE XVII.

LÉANDRE, VALÈRE, ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALÈRE.

Que ma présence ne vous gêne point. Comment ! mademoiselle, je ne connaissais pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence : et j'aurai soin de me

souvenir, par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valère a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce serait mieux fait que vous ne pensez, et vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALÈRE.

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'outrage, et vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ; je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

VALÈRE.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! jouissez.

VALÈRE.

Car j'espère que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification…

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALÈRE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentiments en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

VALÈRE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la

haine.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien fait.

VALÈRE, *tirant le portrait*.

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour monsieur (*montrant son frère*) un attachement qui n'est de guère inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALÈRE.

L'ingrate ! Hélas ! il ne me reste plus qu'à mourir.

ANGÉLIQUE.

Valère, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer par-dessus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grâce de me pardonner !

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentiments que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat : malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant conçu sur un simple portrait avec toute la légèreté, et, j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge et de votre caractère. Il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter, et ce n'est pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

VALÈRE.

Ce n'est pas moi, grands dieux ! mais voyons où tendent ces

beaux discours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connaissais l'objet de votre nouvel amour, et cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimais tendrement, et cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connaître : et je vous engage à présent ma parole de le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même ; car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

VALÈRE.

Qu'entends-je ? quoi ! la…

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, et je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir, entre elle et moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, chevalier ; mais choisissez dès cet instant et sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez-moi, monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valère, faut-il balancer si longtemps pour suivre les impressions du cœur ?

VALÈRE, *aux pieds d'Angélique, et jetant le portrait*.

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, et je sens combien les sentiments qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marton ramasse le portrait.)* Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramènera le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnaissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valère, et considérez bien ces traits.

LÉANDRE, *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnaître cet objet-là !… C'est… oui, ma foi, c'est lui…

VALÈRE.

Qui, lui ? Dites donc elle. C'est une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valère ; c'était une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce sera désormais un homme supérieur à ces petites faiblesses qui dégradaient son sexe et son caractère.

VALÈRE.

Dans quelle étrange surprise vous me jetez !

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnaître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, et qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Ôtez à cette tête cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter.

VALÈRE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? vous voyez le portrait, et voilà l'original.

VALÈRE.

Ô ciel ! et je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh ! monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connaissiez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat ! avais-je tort de vous dire que j'aimais l'original de ce portrait ?

VALÈRE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que, pour affermir notre réconciliation, je vous présente Léandre mon frère ?

LÉANDRE.

Souffrez, monsieur…

VALÈRE.

Dieux ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étais ingrat, Angélique n'était pas infidèle !

LUCINDA.

Que je prends de part à votre bonheur ! et que le mien même en est augmenté !

SCÈNE XVIII.

LISIMON, LÉANDRE, VALÈRE, ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

LISIMON.

Ah ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valère et Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avais d'abord résolu de les y contraindre : mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon père, et que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avait été arrêté ; et voici les nouveaux arrangements que j'y substitue : Angélique m'épousera ; Lucinde ira dans un couvent ; Valère sera déshérité ; et quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui est toisé on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc ? vous voilà tout interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

MARTON.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des sots amants et de la sotte jeunesse dont l'inutile babil ne tarit point, et qui ne savent pas trouver un mot dans une occasion nécessaire !

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh ! monsieur, daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux et dans leur embarras ! et voulez-vous confondre les innocents dans la même punition ?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la faiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien ! monsieur Valère, faites-vous toujours des réflexions ?

VALÈRE.

Oui, mon père ; mais, au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

LISIMON.

Oh ! oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je sens, mon père, qu'il peut être doux de la perdre sous les lois du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi, mes enfants, et allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALÈRE.

Venez, belle Angélique, vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisait la honte de ma jeunesse, et je vais désormais éprouver près de vous que, quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même.

LES PRISONNIERS DE GUERRE

COMÉDIE (13).

PERSONNAGES.

GOTERNITZ, gentilhomme hongrois.

MACKER, Hongrois.

DORANTE, officier français, prisonnier de guerre.

SOPHIE, fille de Goternitz.

FREDERICH, officier hongrois, fils de Goternitz.

JACQUARD, Suisse, valet de Dorante.

La scène est en Hongrie.

SCÈNE I.

DORANTE, JACQUARD.

JACQUARD.

Par mon foy, monsir, moi l'y comprendre rien à sti pays l'Ongri ; le fin l'être pon, et les hommes méchants : l'être pas naturel, cela.

DORANTE.

Si tu ne t'y trouves pas bien, rien ne t'oblige d'y demeurer. Tu es mon domestique et non pas prisonnier de guerre comme moi ; tu peux t'en aller quand il te plaira…

JACQUARD.

Oh ! moi point quitter fous ; moi fouloir pas être plus libre que mon maître.

DORANTE.

Mon pauvre Jacquard, je suis sensible à ton attachement ; il me consolerait dans ma captivité, si j'étais capable de consolation.

JACQUARD.

Moi point souffrir que fous l'affliche touchours, touchours : fous poire comme moi, fous consolir tout l'apord.

DORANTE.

Quelle consolation ! Ô France ! ô ma patrie ! que ce climat barbare me fait sentir ce que tu vaux ! quand reverrai-je ton heureux séjour ? Quand finira cette honteuse inaction où je languis, tandis que mes *glorieux* compatriotes moissonnent des lauriers *sur les traces de mon roi* ?

JACQUARD.

Oh ! fous l'afre été pris combattant pravement. Les ennemis que fous afre tués l'être encore pli malates que fous.

DORANTE.

Apprends que, dans le sang qui m'anime, la gloire acquise ne sert que d'aiguillon pour en rechercher davantage. Apprends que, quelque zèle qu'on ait à remplir son devoir pour lui-même, l'ardeur s'en augmente encore par le noble désir du mériter l'estime de son maître en combattant sous ses yeux. *Ah ! quel n'est pas le bonheur de quiconque peut obtenir celle du mien ! et qui sait mieux que ce grand prince peut, sur sa propre expérience, juger du mérite et de la valeur ?*

JACQUARD.

Pien, pien : fous l'être pientôt tiré te sti prisonnache ; monsir fotre père afre écrit qu'il trafaillir pour faire échange fous.

DORANTE.

Oui, mais le temps en est encore incertain ; et cependant le roi fait chaque jour de nouvelles conquêtes.

JACQUARD.

Pardi ! moi l'être pien content t'aller tant seulement à celles qu'il fera encore. Mais fous l'être pli amoureux, pisque fous fouloir

tant partir.

DORANTE.

Amoureux ! de qui ?… (*À part.*) Aurait-il pénétré mes feux secrets ?

JACQUARD.

Là, te cette temoiselle Claire, te cette cholie fille te notre bourgeois ; à qui fous faire tant te petits douceurs. (*À part.*) Oh ! chons pien d'antres doutances, mais il faut faire semplant te rien.

DORANTE.

Non, Jacquard, l'amour que tu me supposes n'est point capable de ralentir mon empressement de retourner en France. Tous climats sont indifférents pour l'amour. Le monde est plein de belles dignes des services de mille amants, mais on n'a qu'une patrie à servir.

JACQUARD.

À propos te belles, savre-fous que l'être après-timain que notre prital te bourgeois épouse le fille de monsir Goternitz ?

DORANTE.

Comment ! que dis-tu ?

JACQUARD.

Que la mariache de monsir Macker avec mamecelle Sophie, qui était différé chisque à l'arrivée ti frère te la temoicelle, doit se terminer dans teux jours, parce qu'il autre été échangé, pli tôt qu'on n'avre cru, et qu'il arriver aucherdi.

DORANTE.

Jacquard, que me dis-tu là ! comment le sais-tu ?

JACQUARD.

Par mon foi, je l'afre appris toute l'heure en pivant pouteille avec un falet te la maison.

DORANTE, *à part.*

Cachons mon trouble… (*Haut.*) Je réfléchis que le messager doit être arrivé ; va voir s'il n'y a point de nouvelles pour moi.

JACQUARD, *à part.*

Diaple ! l'y être in noufelle te trop, à ce que che fois. (*Revenant.*) Monsir, che safre point où l'être la poutique te sti noufelle.

DORANTE.

Tu n'as qu'à parler à mademoiselle Claire, qui, pour éviter que mes lettres ne soient ouvertes à la poste, a bien voulu se charger de les recevoir sous une adresse convenue, et de me les remettre secrètement.

SCÈNE II.

DORANTE.

Quel coup pour ma flamme ! C'en est donc fait, trop aimable Sophie, il faut vous perdre pour jamais, et vous allez devenir la proie d'un riche mais ridicule et grossier vieillard ! Hélas ! sans m'en avoir encore fait l'aveu, tout commençait à m'annoncer de votre part le plus tendre retour ! Non, quoique les injustes préjugés de son père contre les Français dussent être un obstacle invincible à mon bonheur, il ne fallait pas moins qu'un pareil événement pour assurer la sincérité des vœux que je fais pour retourner promptement en France. Les ardents témoignages que j'en donne ne sont-ils point plutôt les efforts d'un esprit qui s'excite par la considération de son devoir, que les effets d'un zèle assez sincère ? Mais que dis-je ! ah ! que la gloire n'en murmure point ; de si beaux feux ne sont pas faits pour lui nuire : un cœur n'est jamais assez amoureux, il ne fait pas du moins assez de cas de l'estime de sa maîtresse, quand il balance à lui préférer son devoir, son pays et son roi.

SCÈNE III.

MACKER, DORANTE, GOTERNITZ.

MACKER.

Ah ! voici ce prisonnier que j'ai en garde. Il faut que je le

prévienne sur la façon dont il doit se conduire avec ma future ; car ces Français, qui, dit-on, se soucient si peu de leurs femmes, sont des plus accommodants avec celles d'autrui : mais je ne veux point chez moi de ce commerce-là, et je prétends du moins que mes enfants soient de mon pays.

GOTERNITZ.

Vous avez là d'étranges opinions de ma fille.

MACKER.

Mon Dieu ! pas si étranges. Je pense que la mienne la vaut bien ; et si… Brisons là-dessus… Seigneur Dorante !

DORANTE.

Monsieur ?

MACKER.

Savez-vous que je me marie ?

DORANTE.

Que m'importe ?

MACKER.

C'est qu'il m'importe à moi que vous appreniez que je ne suis pas d'avis que ma femme vive à la française.

DORANTE.

Tant pis pour elle.

MACKER.

Eh ! oui, mais tant mieux pour moi.

DORANTE.

Je n'en sais rien.

MACKER.

Oh ! nous ne demandons pas votre opinion là-dessus : je vous

avertis seulement que je souhaite de ne vous trouver jamais avec elle, et que vous évitiez de me donner à cet égard des ombrages sur sa conduite.

DORANTE.

Cela est trop juste et vous serez satisfait.

MACKER.

Ah ! le voilà complaisant une fois, quel miracle !

DORANTE.

Mais je compte que vous y contribuerez de votre côté autant qu'il sera nécessaire.

MACKER.

Oh ! sans doute, et j'aurai soin d'ordonner à ma femme de vous éviter en toute occasion.

DORANTE.

M'éviter ! gardez-vous-en bien. Ce n'est pas ce que je veux dire.

MACKER.

Comment ?

DORANTE.

C'est vous, au contraire, qui devez éviter de vous apercevoir du temps que je passerai auprès d'elle. Je ne lui rendrai des soins que le plus discrètement qu'il me sera possible ; et vous, en mari prudent, vous n'en verrez que ce qu'il vous plaira.

MACKER.

Comment diable ! vous vous moquez ; et ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

C'est pourtant tout ce que je puis vous promettre, et c'est même tout ce que vous m'avez demandé.

MACKER.

Parbleu ! celui-là me passe ; il faut être bien endiablé après les femmes d'autrui pour tenir un tel langage à la barbe des maris.

SCÈNE IV.

GOTERNITZ.

En vérité, seigneur Macker, vos discours me font pitié, et votre colère me fait rire. Quelle réponse vouliez-vous que fît monsieur à une exhortation aussi ridicule que la vôtre ? La preuve de la pureté de ses intentions est le langage même qu'il vous tient : s'il voulait vous tromper, vous prendrait-il pour son confident ?

MACKER.

Je me moque de cela ; fou qui s'y fie. Je ne veux point qu'il fréquente ma femme, et j'y mettrai bon ordre.

DORANTE.

À la bonne heure ; mais, comme je suis votre prisonnier et non pas votre esclave, vous ne trouverez pas mauvais que je m'acquitte avec elle, en toute occasion, des devoirs de politesse que mon sexe doit au sien.

HACKER.

Eh, morbleu ! tant de politesse pour la femme ne tendent qu'à faire affront au mari. Cela me met dans des impatiences… Nous verrons… nous verrons… Vous êtes méchant, monsieur le Français ; oh ! parbleu ! je le serai plus que vous.

DORANTE.

À la maison, cela peut être ; mais j'ai peine à croire que vous le soyez fort à la guerre.

GOTERNITZ.

Tout doux, seigneur Dorante ; il est d'une nation…

DORANTE.

Oui, quoique la vraie valeur soit inséparable de la générosité ;

je sais, malgré la cruauté de la vôtre, en estimer la bravoure. Mais cela le met-il en droit d'insulter un soldat qui n'a cédé qu'au nombre, et qui, je pense, a montré assez de courage pour devoir être respecté, même dans sa disgrâce !

GOTERNITZ.

Vous avez raison. Les lauriers ne sont pas moins le prix du courage que de la victoire. Nous-mêmes, depuis que nous cédons aux armes triomphantes de votre roi, nous ne nous en tenons pas moins glorieux, puisque la même valeur qu'il emploie à nous attaquer montre la nôtre à nous défendre. Mais voici Sophie.

SCÈNE IV.

GOTERNITZ, MACKER, SOPHIE, DORANTE.

GOTERNITZ.

Approchez, ma fille ; venez saluer votre époux. Ne l'acceptez-vous pas avec plaisir de ma main ?

SOPHIE.

Quand mon cœur en serait le maître, il ne le choisirait pas ailleurs qu'ici.

MACKER.

Fort bien, belle mignonne ; mais (*À Dorante.*) Quoi ! vous ne vous en allez pas ?

DORANTE.

Ne devez-vous pas être flatté que mon admiration confirme la bonté de votre choix ?

MACKER.

Comme je ne l'ai pas choisie pour vous, votre approbation me paraît ici peu nécessaire.

GOTERNITZ.

Il me semble que ceci commence à durer trop pour un badinage. Vous voyez, monsieur, que le seigneur Macker est

inquiété de votre présence : c'est un effet qu'un cavalier de votre figure peut produire naturellement sur l'époux le plus raisonnable.

DORANTE.

Eh bien ! il faut donc le délivrer d'un spectateur incommode : aussi bien ne puis-je supporter le tableau d'une union aussi disproportionnée. Ah ! monsieur, comment pouvez-vous consentir vous-même que tant de perfections soient possédées par un homme si peu fait pour les connaître !

SCÈNE V.

MACKER, GOTERNITZ, SOPHIE.

MACKER.

Parbleu ! voilà une nation bien extraordinaire, des prisonniers bien incommodes ! le valet me boit mon vin, le maître caresse ma fille. (*Sophie fait une mine.*) Ils vivent chez moi comme s'ils étaient en pays de conquêtes.

GOTERNITZ.

C'est la vie la plus ordinaire aux Français ; ils y sont tout accoutumés.

MACKER.

Bonne excuse, ma foi ! Ne faudra-t-il point encore, en faveur de la coutume, que j'approuve qu'il me fasse cocu ?

SOPHIE.

Ah ciel ! quel homme !

GOTERNITZ.

Je suis aussi scandalisé de votre langage que ma fille en est indignée. Apprenez qu'un mari qui ne montre à sa femme ni estime ni confiance l'autorise, autant qu'il est en lui, à ne les pas mériter. Mais le jour s'avance ; je vais monter à cheval pour aller au-devant de mon fils qui doit arriver ce soir.

MACKER.

Je ne vous quitte pas ; j'irai avec vous, s'il vous plaît.

GOTERNITZ.

Soit ; j'ai même bien des choses à vous dire, dont nous nous entretiendrons en chemin.

MACKER.

Adieu, mignonne : il me tarde que nous soyons mariés, pour vous mener voir mes champs et mes bêtes à cornes ; j'en ai le plus beau parc de la Hongrie.

SOPHIE.

Monsieur, ces animaux-là me font peur.

MACKER.

Va, va, poulette, tu seras bientôt aguerrie avec moi.

SCENE VI.

SOPHIE.

Quel époux ! quelle différence de lui à Dorante, en qui les charmes de l'amour redoublent par les grâces de ses manières et de ses expressions ! Mais, hélas ! il n'est point fait pour moi. À peine mon cœur ose-t-il s'avouer qu'il l'aime ; et je dois trop me féliciter de ne le lui avoir point avoué à lui-même. Encore s'il m'était fidèle, la bonté de mon père me laisserait, malgré sa prévention en ses engagements, quelque lueur d'espérance. Mais la fille de Macker partage l'amour de Dorante ; il lui dit sans doute les mêmes choses qu'à moi ; peut-être est-elle la seule qu'il aime. Volages Français ! que les femmes sont heureuses que vos infidélités les tiennent en garde contre vos séductions ! Si vous étiez aussi constants que vous êtes aimables, quels cœurs vous résisteraient ? Le voici. Je voudrais fuir, et je ne puis m'y résoudre ; je voudrais lui paraître tranquille, et je sens que je l'aime jusqu'à ne pouvoir cacher mon dépit.

SCÈNE VII.

DORANTE, SOPHIE.

DORANTE.

Il est donc vrai, madame, que ma ruine est conclue, et que je vais vous perdre sans retour ! J'en mourrais, sans doute, si la mort était la pire des douleurs. Je ne vivrai que pour vous porter dans mon cœur plus longtemps, et pour me rendre digne, par ma conduite et par ma constance de votre estime et de vos regrets.

SOPHIE.

Se peut-il que la perfidie emprunte un langage aussi noble et aussi passionné !

DORANTE.

Que dites-vous ? quel accueil ! est-ce là la juste pitié que méritent mes sentiments ?

SOPHIE.

Votre douleur est grande en effet, à en juger par le soin que vous avez pris de vous ménager des consolations.

DORANTE.

Moi, des consolations ! en est-il pour votre perte ?

SOPHIE.

C'est-à-dire en est-il besoin ?

DORANTE.

Quoi ! belle Sophie, pouvez-vous ?…

SOPHIE.

Réservez, je vous en prie, la familiarité de ces expressions pour la belle Claire ; et sachez que Sophie, telle qu'elle est, belle ou laide, se soucie d'autant moins de l'être à vos yeux, qu'elle vous croit aussi mauvais juge de la beauté que du mérite.

DORANTE.

Le rang que vous tenez dans mon estime et dans mon cœur est une preuve du contraire. Quoi ! vous m'avez cru amoureux de la fille de Macker !

SOPHIE.

Non, en vérité. Je ne vous fais pas l'honneur de vous croire un cœur fait pour aimer. Vous êtes, comme tous les jeunes gens de votre pays, un homme fort convaincu de ses perfections, qui se croit destiné à tromper les femmes, et jouant l'amour auprès d'elles, mais qui n'est pas capable d'en ressentir.

DORANTE.

Ah ! se peut-il que vous me confondiez dans cet ordre d'amants sans sentiments et sans délicatesse, pour quelques vains badinages qui prouvent eux-mêmes que mon cœur n'y a point départ et qu'il était à vous tout entier ?

SOPHIE.

La preuve me paraît singulière. Je serais curieuse d'apprendre les légères subtilités de cette philosophie française.

DORANTE.

Oui, j'en appelle, en témoignage de la sincérité de mes feux, à cette conduite même que vous me reprochez. J'ai dit à d'autres de petites douceurs, il est vrai ; j'ai folâtré auprès d'elles : mais ce badinage et cet enjouement sont-ils le langage de l'amour ? Est-ce sur ce ton que je me suis exprimé près de vous ? Cet abord timide, cette émotion, ce respect, ces tendres soupirs, ces douces larmes, ces transports que vous me faites éprouver, ont-ils quelque chose de commun avec cet air piquant et badin que la politesse et le ton du monde nous font prendre auprès des femmes indifférentes ? Non, Sophie, les ris et la gaîté ne sont point le langage du sentiment… Le véritable amour n'est ni téméraire ni évaporé ; la crainte le rend circonspect ; il risque moins par la connaissance de ce qu'il peut perdre ; et, comme il en veut au cœur encore plus qu'à la personne, il ne hasarde guère l'estime de la personne qu'il aime pour en acquérir là possession.

SOPHIE.

C'est-à-dire, en un mot, que, contents d'être tendres pour vos maîtresses, vous n'êtes que galants, badins et téméraires près des femmes que vous n'aimez point. Voilà une constance et des maximes d'un nouveau goût, fort commodes pour les cavaliers ; je ne sais si les belles de votre pays s'en contentent de même.

DORANTE.

Oui, madame, cela est réciproque, et elles ont bien autant d'intérêt que nous, pour le moins, à les établir.

SOPHIE.

Vous me faites trembler pour les femmes capables de donner leur cœur à des amants formés à une pareille école.

DORANTE.

Eh ! pourquoi ces craintes chimériques ? n'est-il pas convenu que ce commerce galant et poli qui jette tant d'agrément dans la société n'est point de l'amour ? il n'est que le supplément. Le nombre des cœurs vraiment faits pour aimer est si petit, et parmi ceux-là il y en a si peu qui se rencontrent, que tout languirait bientôt si l'esprit et la volupté ne tenaient quelquefois la place du cœur et du sentiment. Les femmes ne sont point les dupes des aimables folies que les hommes font autour d'elles. Nous en sommes de même par rapport à leur coquetterie, elles ne séduisent que nos sens. C'est un commerce fidèle où l'on ne se donne réciproquement que pour ce qu'on est. Mais il faut avouer, à la honte du cœur, que ces heureux badinages sont souvent mieux récompensés que les plus touchantes expressions d'une flamme ardente et sincère.

SOPHIE.

Nous voici précisément où j'en voulais venir. Vous m'aimez, dites-vous, uniquement et parfaitement ; tout le reste n'est que jeux d'esprit : je le veux ; je le crois. Mais alors il me reste toujours à savoir quel genre de plaisir vous pouvez trouver à faire, dans un goût différent, la cour à d'autres femmes, et à rechercher pourtant auprès d'elles le prix du véritable amour.

DORANTE.

Ah ! madame, quel temps prenez-vous pour m'engager dans des dissertations ! Je vais vous perdre, hélas ! et vous voulez que mon esprit s'occupe d'autres choses que de sa douleur !

SOPHIE.

La réflexion ne pouvait venir plus mal à propos ; il fallait la faire plus tôt, ou ne la point faire du tout.

SCÈNE VIII.

DORANTE, SOPHIE, JACQUARD.

JACQUARD.

St, st, monsir, monsir !

DORANTE.

Je crois qu'on m'appelle.

JACQUARD.

Oh ! moi fenir, pisque fous point aller.

DORANTE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

JACQUARD.

Monsir, afec la permission te montame, l'être ain piti l'écriture.

DORANTE.

Quoi ? une lettre ?

JACQUARD.

Chistement.

DORANTE.

Donne-la-moi.

JACQUARD.

Tiantre ! non ; mamecelle Claire m'afre chargé te ne la donne fous qu'en grand secrètement.

SOPHIE.

Monsieur Jacquard est exact, il veut suivre ses ordres.

DORANTE.

Donne toujours, butor ; tu fais le mystérieux fort à propos.

SOPHIE.

Cessez de vous inquiéter. Je ne suis point incommode, et je vais me retirer pour ne pas gêner votre empressement.

SCÈNE IX.

SOPHIE, DORANTE.

DORANTE, *à part*.

Cette lettre de mon père lui donne de nouveaux soupçons, et vient tout à propos pour les dissiper. (*Haut*.) Eh quoi ! madame, vous me fuyez !

SOPHIE, *ironiquement*.

Seriez-vous disposé à me mettre de moitié dans vos confidences ?

DORANTE.

Mes secrets ne vous intéressent pas assez pour vouloir y prendre part ?

SOPHIE.

C'est au contraire qu'ils vous sont trop chers pour les prodiguer.

DORANTE.

Il me siérait mal d'en être plus avare que de mon propre cœur.

SOPHIE.

Aussi logez-vous tout au même lieu.

DORANTE.

Cela ne tient du moins qu'à votre complaisance.

SOPHIE.

Il y a dans ce sang-froid une méchanceté que je suis tentée de punir. Vous seriez bien embarrassé si, pour vous prendre au mot,

je vous priais de me communiquer cette lettre.

DORANTE.

J'en serais seulement fort surpris ; vous vous plaisez trop à nourrir d'injustes sentiments sur mon compte, pour chercher à les détruire.

SOPHIE.

Vous vous fiez fort à ma discrétion… je vois qu'il faut lire la lettre pour confondre votre témérité.

DORANTE.

Lisez-la pour vous convaincre de votre injustice.

SOPHIE.

Non, commencez par me la lire vous-même ; j'en jouirai mieux de votre confusion.

DORANTE.

Nous allons voir. (*Il lit.*) « Que j'ai de joie, mon cher Dorante… »

SOPHIE.

Mon cher Dorante ! l'expression est galante, vraiment.

DORANTE.

« Que j'ai de joie, mon cher Dorante, de pouvoir terminer vos peines !… »

SOPHIE.

Oh ! je n'en doute pas, vous avez tant d'humanité !

DORANTE.

« Vous voilà délivré des fers où vous languissiez… »

SOPHIE.

Je ne languirai pas dans les vôtres.

DORANTE.

« Hâtez-vous de venir me rejoindre… »

SOPHIE.

Cela s’appelle être pressée.

DORANTE.

« Je brûle de vous embrasser… »

SOPHIE.

Rien n’est si commode que de déclarer franchement ses besoins.

DORANTE.

« Vous êtes échangé contre un jeune officier qui s’en retourne actuellement où vous êtes…

SOPHIE.

Mais je n’y comprends plus rien.

DORANTE.

« Blessé dangereusement, il fut fait prisonnier dans une affaire où je me trouvai… »

SOPHIE.

Une affaire où se trouva mademoiselle Claire ?

DORANTE

Qui vous parle de mademoiselle Claire ?

SOPHIE.

Quoi ! cette lettre n’est pas d’elle ?

DORANTE

Non, vraiment ; elle est de mon père, et mademoiselle Claire n’a servi que de moyen pour me la faire parvenir ; voyez la date et le seing.

SOPHIE.

Ah ! je respire.

DORANTE.

Écoutez le reste. (*Il lit.*) « À force de secours et de soins, j'ai eu le bonheur de lui sauver la vie ; je lui ai trouvé tant de reconnaissance, que je ne puis trop me féliciter des services que je lui ai rendus. J'espère qu'en le voyant vous partagerez mon amitié pour lui, et que vous le lui témoignerez. »

SOPIIIE, *à part.*

L'histoire de ce jeune officier a tant de rapport avec… Ah ! si c'était lui !… Tous mes doutes seront éclaircis ce soir.

DORANTE.

Belle Sophie, vous voyez votre erreur. Mais de quoi me sert que vous connaissiez l'injustice de vos soupçons ? en serai-je mieux récompensé de ma fidélité ?

SOPHIE.

Je voudrais inutilement vous déguiser encore le secret de mon cœur ; il a trop éclaté avec mon dépit : vous voyez combien je vous aime, et vous devez mesurer le prix de cet aveu sur les peines qu'il m'a coûtées.

DORANTE.

Aveu charmant ! pourquoi faut-il que des moments si doux soient mêlés d'alarmes, et que le jour où vous partagez mes feux soit celui qui les rend le plus à plaindre !

SOPHIE.

Ils peuvent encore l'être moins que vous ne pensez. L'amour perd-il sitôt courage ? et quand on aime assez pour tout entreprendre, manque-t-on de ressources pour être heureux ?

DORANTE.

Adorable Sophie ! quels transports vous me causez ! Quoi ! vos bontés… je pourrais… Ah ! cruelle ! vous promettez plus que vous ne voulez tenir !

SOPHIE.

Moi, je ne promets rien. Quelle est la vivacité de votre imagination ! J'ai peur que nous ne nous entendions pas.

DORANTE.

Comment ?

SOPHIE.

Le triste hymen que je crains n'est point tellement conclu que je ne puisse me flatter d'obtenir du moins un délai de mon père ; prolongez votre séjour ici jusqu'à ce que la paix ou des circonstances plus favorables aient dissipé les préjugés qui vous le rendent contraire.

DORANTE.

Vous voyez l'empressement avec lequel on me rappelle : puis-je trop me hâter d'aller réparer l'oisiveté de mon esclavage ? Ah ! s'il faut que l'amour me fasse négliger le soin de ma réputation, doit-ce être sur des espérances aussi douteuses que celles dont vous me flattez ? Que la certitude de mon bonheur serve du moins à rendre ma faute excusable. Consentez que des nœuds secrets…

SOPHIE.

Qu'osez-vous me proposer ? Un cœur bien amoureux ménage-t-il si peu la gloire de ce qu'il aime ? Vous m'offensez vivement.

DORANTE.

J'ai prévu votre réponse, et vous avez dicté la mienne. Forcé d'être malheureux ou coupable, c'est l'excès de mon amour qui me fait sacrifier mon bonheur à mon devoir, puisque ce n'est qu'en vous perdant que je puis me rendre digne de vous posséder.

SOPHIE.

Ah ! qu'il est aisé d'étaler de belles maximes quand le cœur les combat faiblement ! parmi tant de devoirs à remplir, ceux de l'amour sont-ils donc comptés pour rien ? et n'est-ce que la vanité de me coûter des regrets qui vous a fait désirer ma tendresse ?

DORANTE.

J'attendais de la pitié, et je reçois des reproches, vous n'avez, hélas ! que trop de pouvoir sur ma vertu, il faut fuir pour ne pas succomber. Aimable Sophie, trop digne d'un plus beau climat, daignez recevoir les adieux d'un amant qui ne vivrait qu'à vos pieds s'il pouvait conserver votre estime en immolant la gloire à l'amour. (*Il l'embrasse*.)

SOPHIE.

Ah ! que faites-vous ?

SCÈNE X.

MACKER, FREDERICH, GOTERNITZ, DORANTE, SOPHIE.

MACKER.

Oh ! oh ! notre future, tubleu ! comme vous y allez ! C'est donc avec monsieur que vous vous accordez pour la noce ! je lui suis obligé, ma foi. Eh bien ! beau-père, que dites-vous de votre progéniture ? Oh ! je voudrais, parbleu ! que nous en eussions vu quatre fois davantage, seulement pour lui apprendre à n'être pas si confiant.

GOTERNITZ.

Sophie, pourriez-vous m'expliquer ce que veulent dire ces étranges façons ?

DORANTE.

L'explication est toute simple ; je viens de recevoir avis que je suis échangé, et là-dessus je prenais congé de mademoiselle, qui, aussi bien que vous, monsieur, a eu pendant mon séjour ici beaucoup de bontés pour moi.

MACKER.

Oui, des bontés ! oh ! cela s'entend.

GOTERNITZ.

Ma foi, seigneur Macker, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier pour une simple cérémonie de compliment.

MACKER.

Je n’aime point tous ces compliments à la française.

FRÉDÉRICH.

Soit : mais comme ma sœur n’est point encore votre femme, il me semble que les vôtres ne sont guère propres à lui donner envie de la devenir.

MACKER.

Eh ! corbleu ! monsieur, si votre séjour de France vous a appris à applaudir à toutes les sottises des femmes, apprenez que les flatteries de Jean-Mathias Macker ne nourriront jamais leur orgueil.

FRÉDÉRICH.

Pour cela, je le crois.

DORANTE.

Je vous avouerai, monsieur, qu’également épris des charmes et du mérite de votre adorable fille, j’aurais fait ma félicité suprême d’unir mon sort au sien, si les cruels préjugés qui vous ont été inspirés contre ma nation n’eussent mis un obstacle invincible au bonheur de ma vie.

FRÉDÉRICH.

Mon père, c’est là sans doute un de vos prisonniers ?

GOTERNITZ.

C’est cet officier pour lequel vous avez été échangé.

FRÉDÉRICH.

Quoi ! Dorante ?

GOTERNITZ.

Lui-même.

FRÉDÉRICH.

Ah ! quelle joie pour moi de pouvoir embrasser le fils de mon bienfaiteur !

SOPHIE, *joyeuse*.

C'était mon frère, et je l'ai deviné.

FRÉDÉRICH.

Oui, monsieur, redevable de la vie à monsieur votre père, qu'il me serait doux de vous marquer ma reconnaissance et mon attachement par quelque preuve digne des services que j'ai reçus de lui !

DORANTE.

Si mon père a été assez heureux pour s'acquitter envers un cavalier de votre mérite des devoirs de l'humanité, il doit plus s'en féliciter que vous-même. Cependant, monsieur, vous connaissez mes sentiments pour mademoiselle votre sœur ; si vous daignez protéger mes feux, vous acquitterez au-delà vos obligations : rendre un honnête homme heureux, c'est plus que de lui sauver la vie.

FRÉDÉRICH.

Mon père partage mes obligations, et j'espère bien que, partageant aussi ma reconnaissance, il ne sera pas moins ardent que moi à vous la témoigner.

MACKER.

Mais il me semble que je joue ici un assez joli personnage.

GOTERNITZ.

J'avoue, mon fils, que j'avais cru voir en monsieur quelque inclination pour votre sœur ; mais, pour prévenir la déclaration qu'il m'en aurait pu faire, j'ai si bien manifesté en toute occasion l'antipathie et l'éloignement qui séparait notre nation de la sienne, qu'il s'était épargné jusqu'ici des démarches inutiles de la part d'un ennemi avec qui, quelque obligation que je lui aie d'ailleurs, je ne puis ni ne dois établir aucune liaison.

MACKER.

Sans doute, et c'est un crime de lèse-majesté à mademoiselle de vouloir aussi s'approprier ainsi les prisonniers de la reine.

GOTERNITZ.

Enfin je tiens que c'est une nation avec laquelle il est mieux de toute façon de n'avoir aucun commerce ; trop orgueilleux amis, trop redoutables ennemis ; heureux qui n'a rien à démêler avec eux !

FRÉDÉRICH.

Ah ! quittez, mon père, ces injustes préjugés. Que n'avez-vous connu cet aimable peuple que vous haïssez, et qui n'aurait peut-être aucun défaut s'il avait moins de vertus ! Je l'ai vue de près, cette heureuse et brillante nation, je l'ai vue paisible au milieu de la guerre, cultivant les sciences et les beaux-arts, et livrée à cette charmante douceur de caractère qui en tout temps lui fait recevoir également bien tous les peuples du monde, et rend la France en quelque manière la patrie commune du genre humain. Tous les hommes sont les frères des Français. La guerre anime leur valeur sans exciter leur colère. Une brutale fureur ne leur fait point haïr leurs ennemis ; un sot orgueil ne les leur fait point mépriser. Ils les combattent noblement, sans calomnier leur conduite, sans outrager leur gloire ; et tandis que nous leur faisons la guerre en furieux, ils se contentent de nous la faire en héros.

GOTERNITZ.

Pour cela, on ne saurait nier qu'ils ne se montrent plus humains et plus généreux que nous.

FRÉDÉRICH.

Eh ! comment ne le seraient-ils pas sous un maître dont la bonté égale le courage ! Si ses triomphes le font craindre, ses vertus doivent-elles moins le faire admirer ? conquérant redoutable, il semble à la tête de ses armées un père tendre au milieu de sa famille, et, forcé de dompter l'orgueil de ses ennemis, il ne les soumet que pour augmenter le nombre de ses enfants.

GOTERNITZ.

Oui, mais avec toute sa bravoure, non content de subjuguer ses ennemis par la force, ce prince croit-il qu'il soit bien beau d'employer encore l'artifice, et de séduire, comme il fait, les cœurs des étrangers et de ses prisonniers de guerre ?

MACKER.

Fi ! que cela est laid de débaucher ainsi les sujets d'autrui ! Oh bien ! puisqu'il s'y prend comme cela, je suis d'avis qu'on punisse sévèrement tous ceux des nôtres qui s'avisent d'en dire du bien.

FRÉDÉRICH.

Il faudra donc châtier tous vos guerriers qui tomberont dans ses fers, et je prévois que ce ne sera pas une petite tâche.

DORANTE.

Oh ! mon prince, qu'il m'est doux d'entendre les louanges que ta vertu arrache de la bouche de tes ennemis ! voilà les seuls éloges dignes de toi.

GOTERNITZ.

Non, le titre d'ennemis ne doit point nous empêcher de rendre justice au mérite. J'avoue même que le commerce de nos prisonniers m'a bien fait changer d'opinion sur le compte de leur nation : mais considérez, mon fils, que ma parole est engagée, que je me ferais une méchante affaire de consentir à une alliance contraire à nos usages et à nos préjugés ; et que, pour tout dire enfin, une femme n'est jamais assez en droit de compter sur le cœur d'un Français pour que nous puissions nous assurer du bonheur de votre sœur en l'unissant à Dorante.

DORANTE.

Je crois, monsieur, que vous voulez bien que je triomphe, puisque vous m'attaquez par le côté le plus fort. Ce n'est point en moi-même que j'ai besoin de chercher des motifs pour rassurer l'aimable Sophie sur mon inconstance, ce sont ses charmes et son mérite qui seuls me les fournissent ; qu'importe en quels climats elle vive ? son règne sera toujours partout où l'on a des yeux et des cœurs.

FRÉDÉRICH.

Entends-tu, ma sœur ? cela veut dire que si jamais il devient infidèle tu trouveras dans son pays tout ce qu'il faut pour t'en dédommager.

SOPHIE.

Votre temps sera mieux employé à plaider sa cause auprès de

mon père qu'à m'interpréter ses sentiments.

GOTERNITZ.

Vous voyez, seigneur Macker, qu'ils sont tous réunis contre nous ; nous aurons affaire à trop forte partie : ne ferions-nous pas mieux de céder de bonne grâce ?

MACKER.

Qu'est-ce que cela veut dire ? manque-t-on ainsi de parole à un homme comme moi ?

FRÉDÉRICH.

Oui, cela se peut faire par préférence.

GOTERNITZ.

Obtenez le consentement de ma fille, je ne rétracte point le mien ; mais je ne vous ai pas promis de la contraindre. D'ailleurs, à vous parler vrai, je ne vois plus pour vous ni pour elle les mêmes agréments dans ce mariage : vous avez conçu sur le compte de Dorante des ombrages qui pourraient devenir entre elle et vous une source d'aigreurs réciproques. Il est trop difficile de vivre paisiblement avec une femme dont on soupçonne le cœur d'être engagé ailleurs.

MACKER.

Ouais, vous le prenez sur ce ton ? Oh ! têtebleu, je vous ferai voir qu'on ne se moque pas ainsi des gens. Je m'en vais tout à l'heure porter ma plainte contre lui et contre vous : nous apprendrons un peu à ces beaux messieurs à venir nous enlever nos maîtresses dans notre propre pays ; et, si je ne puis me venger autrement, j'aurai du moins le plaisir dédire partout pis que pendre de vous et des Français.

SCÈNE XI.

GOTERNITZ, DORANTE, FREDERICH, SOPHIE.

GOTERNITZ.

Laissons-le s'exhaler en vains murmures ; en unissant Sophie à

Dorante je satisfais en même temps à la tendresse paternelle et à la reconnaissance : avec des sentiments si légitimes je ne crains la critique de personne.

DORANTE.

Ah ! monsieur, quels transports !

FRÉDÉRICH.

Mon père, il nous reste encore le plus fort à faire. Il s'agit d'obtenir le consentement de ma sœur, et je vois là de grandes difficultés ; épouser Dorante et aller en France ! Sophie ne s'y résoudra jamais.

GOTERNITZ.

Comment donc ! Dorante ne serait-il pas de son goût ? en ce cas je la soupçonnerais fort d'en avoir changé.

FRÉDÉRICH.

Ne voyez-vous pas les menaces qu'elle me fait pour lui avoir enlevé le seigneur Jean-Mathias Macker ?

GOTERNITZ.

Elle n'ignore pas combien les Français sont aimables.

FRÉDÉRICH.

Non ; mais elle sait que les Françaises le sont encore plus, et voilà ce qui l'épouvante.

SOPHIE.

Point du tout : car je tâcherai de le devenir avec elles ; et tant que je plairai à Dorante je m'estimerai la plus glorieuse de toutes les femmes.

DORANTE.

Ah ! vous le serez éternellement, belle Sophie ! Vous êtes pour moi le prix de ce qu'il y a de plus estimable parmi les hommes. C'est à la vertu de mon père, au mérite de ma nation, à la gloire de mon roi, que je dois le bonheur dont je vais jouir avec vous : on ne peut être heureux sous de plus beaux auspices.

L’ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES (14).

AVERTISSEMENT.

Rien n’est plus plat que cette pièce. Cependant j’ai gardé quelque attachement pour elle, à cause de la gaîté du troisième acte, et de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grâce à la tranquillité et au contentement d’esprit où je vivais alors, sans connaître l’art d’écrire, et sans aucune prétention. Si je fais moi-même l’édition générale, j’espère avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage, sinon je laisse à ceux que j’aurai charges de cette entreprise le soin de juger de ce qui convient, soit à sa mémoire, soit au goût présent du public.

PERSONNAGES.

DORANTE, ami de Valère.

VALÈRE, ami de Dorante.

ISABELLE, veuve.

ÉLIANTE, cousine d’Isabelle.

LISETTE, suivante d’Isabelle.

CARLIN, valet de Dorante.

Un NOTAIRE.

Un LAQUAIS.

La scène est dans le château d’Isabelle.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ISABELLE, ÉLIANTE.

ISABELLE.

L'hymen va donc enfin serrer des nœuds si doux ;
Valère, à son retour, doit être votre époux :
Vous allez être heureuse. Ah ! ma chère Éliante !

ÉLIANTE.

Vous soupirez ? Eh bien ! si l'exemple vous tente,
Dorante vous adore, et vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainsi votre cœur et le sien ?
Car vous l'aimez un peu ; du moins je le soupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits sur ma personne,
Cousine ; un premier choix m'a trop mal réussi.

ÉLIANTE.

Prenez votre revanche en faisant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux suivre la loi que j'ai su me prescrire ;
Ou du moins… Car Dorante a voulu me séduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon cœur ;
Serais-je donc ainsi la dupe d'un trompeur.
Qui, par le succès même, en serait plus coupable,
Et qui l'est trop, peut-être ?

ÉLIANTE.

Il est donc pardonnable.

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée impunément.
Il vient. Éloignons-nous, ma cousine, un moment.
Il n'est pas de son but aussi près qu'il le pense ;
Et je veux à loisir méditer ma vengeance.

SCÈNE II.

DORANTE

Elle m'évite encor ! Que veut dire ceci ?
Sur l'état de son cœur quand serai-je éclairci ?
Hasardons de parler… Son humeur m'épouvante :
Carlin connaît beaucoup sa nouvelle suivante ;
(Il aperçoit Carlin.)
Je veux… Carlin !

SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

Monsieur ?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château ?

CARLIN.

Oui, depuis fort longtemps.

DORANTE

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Qu'il est beau.

DORANTE.

Mais encor ?

CARLIN.

Beau, très beau, plus beau qu'on ne peut être.
Que diable !

DORANTE.

Et si bientôt j'en devenais le maître,
T'y plairais-tu ?

CARLIN.

Selon : s'il nous restait garni ;
Cuisine foisonnante, et cellier bien fourni ;
Pour vos amusements, Isabelle, Éliante ;
Pour ceux du sieur Carlin, Lisette la suivante ;
Mais, oui, je m'y plairais.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Eh bien ! réjouis-toi, car il est…

CARLIN.

Acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon ! par quelle aventure ?
Isabelle n'est pas d'âge ni de figure
À perdre ses châteaux en quatre coups de dé

DORANTE.

Il est à nous, te dis-je, et tout est décidé
Déjà dans mon esprit…

CARLIN.

Peste ! la belle emplette !
Résolue à part vous ? c'est une affaire faite.
Le château désormais ne saurait nous manquer.

DORANTE.

Songe à me seconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh ! monsieur, je n'ai pas une tête si vive ;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon esprit grossier, toujours dans l'embarras,
Ne sait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je serais un Crésus sans cette maladresse.

DORANTE.

Sais-tu, mon tendre ami, qu'avec ta gentillesse
Tu pourrais bien, pour prix de ta moralité,
Attirer sur ton dos quelque réalité ?

CARLIN.

Ah ! de moraliser je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas ! pauvre philosophie !
Çà, vous pouvez parler, j'écoute sans souffler.

DORANTE.

Apprends donc un secret qu'à tous il faut celer,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'est plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille ! en ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Isabelle.

CARLIN.

Oh ! quel secret ! Ma foi,
Je le savais sans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi ?

CARLIN.

Oui, vous : vous conduisez avec tant de mystère
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs mystérieux, tous vos tours et retours
En instruisent bientôt la ville et les faubourgs.
Passons. À votre amour la belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Isabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu ! messer Carlin, vous êtes curieux.

CARLIN.

Oh ! ce ton-là, ma foi, sent la bonne fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une,
Vous le savez fort bien.

DORANTE.

Je suis sûr de mon fait,
Isabelle en tous lieux me fuit.

CARLIN.

Mais en effet,
C'est de sa tendre ardeur une preuve constante !

DORANTE.

Écoute jusqu'au bout. Cette veuve charmante
À la fin de son deuil, déclara sans retour
Que son cœur pour jamais renonçait à l'amour.
Presque dès ce moment mon âme en fut touchée,
Je la vis, je l'aimai ; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avait fait, je sentis qu'il faudrait
Ménager son esprit par un détour adroit :
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie,
Et, réglant mes discours sur sa philosophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans ses amusements je fus mis de moitié.

CARLIN.

Peste ! ceci va bien. En amusant les belles
On vient au sérieux. Il faut rire auprès d'elles ;
Ce qu'on fait en riant est autant d'avancé.

DORANTE.

Dans ces ménagements plus d'un an s'est passée
Tu peux bien te douter qu'après toute une année,
On est plus familier qu'après une journée ;
Et mille aimables jeux se passent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'aurait pas permis.
Or, depuis quelque temps j'aperçois qu'Isabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.
Sa cousine toujours me reçoit du même œil ;
Mais, sous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réserve Isabelle me traite,
Qu'il faut ou qu'en secret prévoyant sa défaite
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh ! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire ?
Il n'entre en ce château que vous seul et Valère,
Qui, près de la cousine en esclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir, son feu couronné.

DORANTE.

Moi donc, n'apercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant se contraindre,
Isabelle aujourd'hui cherche à m'en imposer
Sur les progrès d'un feu qu'elle veut déguiser ?
Mais, avec quelque soin qu'elle cache sa flamme,
Mon cœur a pénétré le secret de son âme ;
Ses yeux ont sur les miens lancé ces traits charmants,
Présages fortunés du bonheur des amants.
Je suis aimé, te dis-je ; un retour plein de charmes
Paie enfin mes soupirs, mes transports et mes larmes..

CARLIN.

Économisez mieux ces exclamations ;

Il est, pour les placer, d'autres occasions
Où cela fait merveille. Or, quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon ministère,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur :
Que vous faut-il de plus ?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce château… Mais j'aperçois Lisette.
Va m'attendre au logis. Surtout, bouche discrète.

CARLIN.

Vous offensez, monsieur, les droits de mon métier.
On doit choisir son monde, et puis s'y confier.

DORANTE*, le rappelant.*

Ah ! j'oubliais… Carlin, j'ai reçu de Valère
Une lettre d'avis que, pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui.
S'il vient, cours aussitôt m'en avertir ici.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Ah ! c'est toi, belle enfant ! Eh ! bonjour, ma Lisette :
Comment, vont les galants ? À ta mine coquette
On pourrait bien gager au moins pour deux ou trois :
Plus le nombre en est grand, et mieux on fait son choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, monsieur, un petit caractère,
Mais fort joli vraiment !

DORANTE.

Bon, bon, point de colère.
Tiens, avec ces traits-là, Lisette, par ta foi,
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi ?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,
Et vos galants discours enchantent les oreilles,
Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu ! tu me ravis,

(*Feignant de vouloir l'embrasser*.)

J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux ! monsieur !

DORANTE.

Tu ris,
Et je veux rire aussi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeste !
Comme a m'interpréter, monsieur, vous êtes leste !
Je m'entends autrement, et sais qu'auprès de nous
Ce jargon séduisant de messieurs tels que vous
Montre, par ricochet, où le discours s'adresse.

DORANTE.

Quoi ! tu penserais donc qu'épris de ta maîtresse…

LISETTE.

Moi ? je ne pense rien : mais, si vous m'en croyez,

Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE, *vivement*.

Ah ! je l'avais prévu : l'ingrate a vu ma flamme,
Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans mon âme.

LISETTE.

Qui vous a dit cela ?

DORANTE.

Qui nie l'a dit ? c'est toi.

LISETTE.

Moi ? je n'y songe pas.

DORANTE.

Comment ?

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.

Et ces feux mal payés, est-ce un rêve ? est-ce un conte ?

LISETTE.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le feu vous monte !
Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah ! daigne m'éclaircir.
Quel plaisir peux-tu prendre à me faire souffrir !
LISETTE.
Et pourquoi si longtemps, vous, me faire un mystère
D'un secret dont je dois être dépositaire ?
J'ai voulu vous punir par un peu de souci

Isabelle n’a rien aperçu jusqu’ici.

(*À part.*) (*Haut.*)

C’est mentir. Mais gardez qu’elle ne vous soupçonne ;
Car je doute en ce cas que son cœur vous pardonne.
Vous ne sauriez penser jusqu’où va sa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

LISETTE.

Elle vient. Essayez de lire dans son âme,
Et surtout avec soin cachez-lui votre flamme ;
Car vous êtes perdu si vous la laissez voir.

DORANTE.

Hélas ! tant de lenteur me met au désespoir.

SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah ! Dorante, bonjour. Quoi ! tous deux tête à tête !
Eh mais ! vous faisiez donc votre cour à Lisette ?
Elle est vraiment gentille et de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me suffit qu’elle vous appartient
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c’est là votre objet, rien ne vous reste a faire,
Car Lisette s’attache a tous mes sentiments.

DORANTE.

Ah ! madame…

ISABELLE.

Oh ! surtout, quittons les compliments,
Et laissons aux amants ce vulgaire langage.
La sincère amitié, de son froid étalage
A toujours dédaigné le fade et vain secours :
On n'aime point assez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah ! du moins une fois heureux qui peut le dire.

LISETTE, *bas*.

Taisez-vous donc, jaseur.

ISABELLE.

J'oserais bien prédire
Que, sur le ton touchant dont vous vous exprimez.
Vous aimerez bientôt, si déjà vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, madame ?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, sans doute ?

LISETTE, *à part*.

Oh ! ma foi, pour le coup mon homme est en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des symptômes d'amour.

DORANTE.

(*Haut, à Lisette, avec affectation.*)

Madame, en vérité… Pour lui faire ma cour,
Faut-il en convenir ?

LISETTE, *bas*.

Bravo ! prenez courage.

(*Haut, à Dorante.*)

Mais il faut bien, monsieur aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez-moi franchement ;
Seriez-vous amoureux ?

LISETTE, *bas*, *vivement*.

Gardez de…

DORANTE.

Non, vraiment,
Madame, il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton positif, je n'ai plus rien à dire :
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en imposer.

DORANTE.

J'aimerais mieux mourir que de vous abuser.

LISETTE, *bas*.

Il ment, ma foi, fort bien ; j'en suis assez contente.

ISABELLE.

Ainsi donc votre cœur, qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés, et jusques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui ?

DORANTE, *à part*.

Ciel ! se vit-on jamais en pareille détresse !

LISETTE.

Madame, il n'ose pas, par pure politesse,
Donner à ce discours son approbation ;
Mais je sais que l'amour est son aversion.

(*Bas, à Dorante*.)

Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Eh bien ! j'en suis charmée,
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si, ne sentant du moins nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer sans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, madame, il n'est rien qu'il ne fasse.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui ! c'est de mauvaise grâce.

DORANTE.

Hélas ! j'approuve tout : dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi seront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne sont point des lois, Dorante, que j'impose ;
Et si vous répugnez à ce que je propose,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons amis.

DORANTE.

Ah ! mon goût à vos vœux sera toujours soumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaisant, je veux être indulgente ;
Et pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à présent qu'un seul jour, un objet,
Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour seul votre cœur en défense ;
Évitez de l'amour jusques à l'apparence
Envers un seul objet que je vous nommerai ;
Résistez aujourd'hui, demain je vous ferai
Un don…

DORANTE, *vivement*.

À mon choix ?

ISABELLE.

Soit, il faut vous satisfaire ;
Et je vous laisserai régler votre salaire.
Je n'en excepte rien que les lois de l'honneur :
Je voudrais que le prix fût digne du vainqueur.

DORANTE.

Dieux ! quels légers travaux pour tant de récompense !

ISABELLE.

Oui : mais si vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un soupir, un regard,
Un trait de jalousie enfin, de votre part,
Vous privent à l'instant du droit que je vous laisse :
Je punirai sur moi votre propre faiblesse,
En vous voyant alors pour la dernière fois :
Telles sont du pari les immuables lois.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles alarmes !

Mais quel est donc enfin cet objet plein de charmes
Dont les attraits pour moi sont tant à redouter ?

ISABELLE.

Votre cœur aisément pourra les rebuter :
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'est ?

ISABELLE.

C'est moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je !

ISABELLE.

D'où vous vient cette surprise extrême ?
Si le combat avait moins de facilité,
Le prix ne vaudrait pas ce qu'il aurait coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; sa figure est à peindre !

DORANTE, *à part*.

Non, je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
Cherchons en cet instant à remettre mes sens.
Mon cœur contre soi-même a lutté trop longtemps ;
Il faut un peu de trêve à cet excès de peine.

La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne sais prévoir, à force d'y penser,
Si l'on veut me punir ou me récompenser.

SCÈNE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De ce pauvre garçon le sort me touche l'âme.
Vous vous plaisez par trop à maltraiter sa flamme,
Et vous le punissez de sa fidélité.

ISABELLE.

Va, Lisette, il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi ! pendant si longtemps il m'aura pu séduire,
Dans ses pièges adroits il m'aura su conduire ;
Il aura, sous le nom d'une douce amitié…

LISETTE.

Fait prospérer l'amour ?

ISABELLE.

Et j'en aurais pitié !
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le juste châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils sont amants, ils dépendent de nous :
Leur tour ne vient que trop sitôt qu'ils sont époux.

LISETTE.

Ce sont bien, il est vrai, les plus francs hypocrites !
Ils vous savent longtemps faire les chattemites :
Et puis gare la griffe. Oh ! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE, *en soi-même*.

Oui, le tour est heureux.

(*À Lisette*.)

Je médite à Dorante une assez bonne pièce
Où nous aurons besoin de toute ton adresse.
Valère en peu de jours doit venir de Paris ?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux, à mon projet cela vient à merveilles.

LISETTE.

Or, expliquez-nous donc la ruse sans pareilles.

ISABELLE.

Valère et ma cousine, unis d'un même amour,
Doivent se marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon dessein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Éliante ?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle est la bonté même, et que, peu délié,
Son esprit n'est pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor son cœur pour la moindre malice ?

ISABELLE.

Tu dis fort bien, vraiment ; mais pourtant mon projet
Demanderait… Attends… Mais oui, voilà le fait.
Nous pouvons aisément la tromper elle-même ;
Cela n'en fait que mieux pour notre stratagème.

LISETTE.

Mais si Dorante, enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piège où vous l'aurez jeté,
Vous ne pousserez pas, du moins, la raillerie
Plus loin que ne permet une plaisanterie ?

ISABELLE.

Qu'appelles-tu, plus loin ? Ce sont ici des jeux,
Mais dont l'événement doit être sérieux.
Si Dorante est vainqueur et si Dorante m'aime,
Qu'il demande ma main, il l'a dès l'instant même ;
Mais si son faible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'est laissé dicter,
Si son étourderie un peu trop loin l'entraîne,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de sa séduction,
Et dont je punirai son indiscrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettait qu'une faute légère
Pour qui la moindre peine est encor trop sévère ?

ISABELLE.

D'abord, à ses dépens nous nous amuserons ;
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oui, tout a réussi, madame, par merveilles.
Éliante écoutait de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,
Nous donne bien, je pense, au diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valère ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah ! très assurément
Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs…

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui sait lui plaire,
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah ! qu'on est généreux quand il n'en coûte rien !

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerais, je ne suis pas capable…

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable ?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

LISETTE.

Très malin.

ISABELLE.

Mais…

LISETTE.

Les frais en sont faits, il faut en voir la fin,
N'est-ce pas ?

ISABELLE.

Oui. Je vais faire la fausse lettre.
À Valère feignant de la vouloir remettre,
Tu tâcheras tantôt, mais très adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh ! vraiment,
Carlin est si nigaud que…

ISABELLE.

Le voici lui-même :
Rentrons. Il vient à point pour notre stratagème.

SCÈNE II.

CARLIN.

Valère est arrivé ; moi j'accours à l'instant,
Et voilà la façon dont Dorante m'attend.

Où diable le chercher ? Hom, qu'il m'en doit de belles !
On dit qu'au dieu Mercure on a donné des ailes :
Il en faut en effet pour servir un amant,
S'il ne nourrit son monde assez légèrement
Pour compenser cela. Quelle maudite vie
Que d'être assujettis à tant de fantaisie !
Parbleu ! ces maîtres-là sont de plaisants sujets !
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets !

SCÈNE III.

ÉLIANTE, CARLIN.

ÉLIANTE, *sans voir Carlin*.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? et qui voudra le croire ?
Inventa-t-on jamais perfidie aussi noire ?

CARLIN.

Éliante paraît ; elle a les yeux en pleurs !
À qui diable en a-t-elle ?

ÉLIANTE.

À de telles noirceurs
Qui pourrait reconnaître Isabelle et Valère ?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau mystère.

ÉLIANTE.

Ah ! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici !

CARLIN.

Et moi, très à propos je vous y trouve aussi,
Madame, si je puis vous y marquer mon zèle.

ÉLIANTE.

Cours appeler Dorante, et dis-lui qu'Isabelle,
Lisette, et son ami, nous trahissent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, et déjà par deux fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valère au logis est resté pour l'attendre.

ÉLIANTE.

Valère ? Ah ! le perfide ! il méprise mon cœur,
Il épouse Isabelle ; et sa coupable ardeur,
À son ami Dorante arrachant sa maîtresse,
Outrage en même temps l'honneur et la tendresse.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un si bizarre fait ?
Il faut se défier des rapports qu'on nous fait.

ÉLIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étais par pur hasard dans la chambre prochaine ;
Isabelle et Lisette arrangeaient leur complot.
À travers la cloison, jusques au moindre mot,
J'ai tout entendu…

CARLIN.

Mais, c'est de quoi me confondre ;
À cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je cependant faire pour vous servir ?

ÉLIANTE.

Lisette en peu d'instants sûrement doit sortir
Pour porter à Valère elle-même une lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la surprendre, ouvre-la, porte-la

Sur-le-champ à Dorante ; il pourra voir par là
De tout leur noir complot la trame criminelle.
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle,
Mon outrage est le sien.

CARLIN.

Madame, la douleur
Que je ressens pour vous dans le fond de mon cœur…
Allume dans mon âme… une telle colère…
Que mon esprit… ne peut… Si je tenais Valère…
Suffit… Je ne dis rien… Mais, ou nous ne pourrons,
Madame, vous servir… ou nous vous servirons.

ÉLIANTE.

De mon juste retour tu peux tout te promettre.
Lisette va venir : souviens-toi de la lettre.
Un autre procédé serait plus généreux ;
Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux.
Faute d'autre moyen pour le faire connaître,
C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

SCÈNE IV.

CARLIN.

Souviens-toi ! c'est bien dit ; mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Lisette n'est pas grue, et le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne sorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourrait point… Le cas est important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,
Car mon dos… C'est Lisette, et j'aperçois la lettre.
Éliante, ma foi, ne s'est trompée en rien.

SCÈNE V.

CARLIN, LISETTE, *avec une lettre dans le sein*.

LISETTE, *à part*.

Voilà déjà mon drôle aux aguets : tout va bien.

CARLIN.

(*À part*.) (*Haut*.)

Hasardons l'aventure. Eh ! comment va Lisette ?

LISETTE.

Je ne te voyais pas ; on dirait qu'en vedette
Quelqu'un t'aurait mis là pour détrousser les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerais assez à piller les passants
Qui te ressembleraient.

LISETTE.

Aussi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui seraient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerais-tu ? pauvre enfant ! je n'ai rien.

CARLIN.

Carlin de ce rien-là s'accommoderait bien.
(*Essayant d'escamoter la lettre*.)
Par exemple, d'abord je tâcherais de prendre…

LISETTE.

Fort bien ; mais de ma part tâchant de me défendre,

Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment.

(*Elle met la lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin*.)

CARLIN.

Il faudrait donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'est-ce que cette lettre ? où vas-tu donc la mettre ?

LISETTE, *feignant d'être embarrassée*.

Cette lettre. Carlin ? Eh mais, c'est une lettre…
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh ! vraiment, je le vois.
Mais voudrais-tu me dire à qui ?…

(*Il tâche encore de prendre la lettre*.)

LISETTE, *mettant la lettre dans l'autre poche opposée à Carlin*.

Déjà deux fois
Vous avez essayé de la prendre par ruse.
Je voudrais bien savoir…

CARLIN.

Je te demande excuse ;
Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.
Je voulais seulement savoir si par hasard
Cette lettre n'est point pour Valère ou Dorante.

LISETTE.

Et si c'était pour eux…

CARLIN.

D'abord, je me présente,
Ainsi que je ferais même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même et vous sauver des pas.

LISETTE.

Elle est pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens ; voyons la lettre :

LISETTE.

Et si, vous la donnant, je vous faisais promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous ?

CARLIN.

Oui. Lisette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire.
De ne la point montrer on a su me prescrire ;
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh ! c'est un autre point :
Ton honneur et le mien ne se ressemblent, point.

LISETTE.

Ma foi, monsieur Carlin, j'en serais très fâchée.
Voyez l'impertinent !

CARLIN.

Ah ! vous êtes cachée !
Je connais maintenant quel est votre motif.
Votre esprit en détours serait moins inventif,
Si la lettre touchait un autre que vous-même :
Un traître rival est l'objet du stratagème,
Et j'ai, pour mon malheur, trop su le pénétrer
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il est vrai ; d'un rival devenue amoureuse,
De vos soins désormais je suis peu curieuse.

CARLIN, *en déclamant*.

Oui, perfide, je vois que vous me trahissez
Sans retour pour mes soins, pour mes travaux passés ;
Quand je vous promenais par toutes les guinguettes,
Lorsque je vous aidais à plisser vos cornettes,
Quand je vous faisais voir la Foire ou l'Opéra,
Toujours, me disiez-vous, notre amour durera.
Mais déjà d'autres feux ont chassé de ton âme
Le charmant souvenir de ton ancienne flamme.
Je sens que le regret m'accable de vapeurs ;
Barbare, c'en est fait, c'est pour toi que je meurs !

LISETTE.

Non, je t'aime toujours. Mais il tombe en faiblesse.

(*Pendant que Lisette le soutient et lui fait sentir son flacon, Carlin lui vole la lettre.)*

Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma tendresse ?
C'est moi qui, l'assassine. Eh ! vite mon flacon.

(*À part.*)

Sens, sens, mon pauvre enfant. Ah ! le rusé fripon !

(*Haut.*)

Comment te trouves-tu ?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort serait suivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout réconforté.

LISETTE, *à part.*

C'est ma lettre, coquin, qui t'a ressuscité.
(*Haut.*)
Avec toi cependant trop longtemps je m'amuse ;
Il faudra que je rêve à trouver quelque excuse,
Et déjà je devrais être ici de retour.
Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour ?
Rassure-moi, du moins, sur ta persévérance.

LISETTE.

Eh quoi ! peux-tu douter de toute ma constance ?
(*À part.*)
Il croit m'avoir dupée, et rit de mes propos :
Avec tout leur esprit, les hommes sont des sots.

SCÈNE VI.

CARLIN.

À la fin je triomphe, et voici ma conquête.
Ce n'est pas tout ; il faut encore un coup de tête :
Car, à Dorante ainsi si je vais la porter,
Il la rend aussitôt sans la décacheter ;
La chose est immanquable : et cependant Valère
Vous lui souffle Isabelle, et, sous mon ministère,
Je verrai ses appas, je verrai ses écus
Passer en d'autres mains, et mes projets perdus !
Il faut ouvrir la lettre… Eh ! oui ; mais si je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol se découvre,
Valère pourrait bien… La peste soit du sot !

Qui diable le saura ? moi, je n'en dirai mot.

Lisette aura sur moi quelque soupçon peut-être :

Eh bien ! nous mentirons… Allons, servons mon maître,

Et contentons surtout ma curiosité.

La cire ne tient point, tout est déjà sauté ;

Tant mieux : la refermer sera chose facile…

(*Il lit en parcourant.*)

Diable ! voyons ceci.

« Je vous préviens par cette lettre, mon cher Valère, supposant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en sommes convenus. Dorante est notre dupe plus que jamais : il est toujours persuadé que c'est à Éliante que vous en voulez, et j'ai imaginé là-dessus un stratagème assez plaisant pour nous amuser à ses dépens, et l'empêcher de troubler notre mariage. J'ai fait avec lui une espèce de pari, par lequel il s'est engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalousie, sous peine de ne me voir jamais. Pour le séduire plus sûrement, je l'accablerai de tendresses outrées, que vous ne devez prendre à son égard que pour ce qu'elles valent ; s'il manque à son engagement, il m'autorise à rompre avec lui sans détour ; et s'il l'observe, il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu. Le notaire est déjà mandé : tout est prêt pour l'heure marquée, et je puis être à vous dès ce soir. »

ISABELLE.

Tubleu ! le joli style !

Après de pareils tours on ne dit rien, sinon

Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.

Oh ! que voici de quoi bien réjouir mon maître !

Quelqu'un vient ; c'est lui-même.

SCÈNE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

Où te tiens-tu donc, traître ?

Je te cherche partout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche aussi :
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici ?

DORANTE.

Mais pourquoi si longtemps ?…

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrez en tout la même pétulance,
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'est-ce que ce discours ?

CARLIN.

Ce n'est rien ; seulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle sotte nouvelle
Viens-tu ?…

CARLIN.

Point de courroux. Je sais bien qu'Isabelle
Dans le fond de son cœur vous aime uniquement ;
Mais, pour nourrir toujours un si doux sentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valère.

DORANTE.

L'écriture, en effet, est de son caractère.
(*Il lit la lettre.*)
Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous soupçonner que c'est moi qui l'ai fait ?

DORANTE.

D'où te vient-il ? te dis-je.

CARLIN.

À la chère suivante
Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Éliante.

DORANTE.

D'Éliante ! Comment ?

CARLIN.

Elle avait découvert
Toute la trahison qu'arrangeaient de concert
Isabelle et Lisette, et pour vous en instruire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleurait.

DORANTE.

Ah ! je suis confondu !
Aveuglé que j'étais ! comment n'ai-je pas dû,
Dans leurs airs affectés, voir leur intelligence ?
On abuse aisément un cœur sans défiance.
Ils se riaient ainsi de ma simplicité !

CARLIN.

Pour moi, depuis longtemps je m'en étais douté.
Continuellement on les trouvait ensemble.

DORANTE.

Ils se voyaient fort peu devant moi, ce me semble.

CARLIN.

Oui, c'était justement pour mieux cacher leur jeu.

Mais leurs regards…

DORANTE.

Non pas ; ils se regardaient peu,
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu ! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'instant ayant trouvé Valère,
J'aurais dû voir, au ton dont parlant de leurs nœuds
D'Éliante avec art il faisait l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchait qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange ?
Mais que sert le regret ? et qu'y faire après tout ?

DORANTE.

Rien ; je veux seulement savoir si jusqu'au bout
Ils oseront porter leur lâche stratagème.

CARLIN.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin vous-même ?

DORANTE.

Je veux voir Isabelle, et, feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendresse elle a su préparer,
Pour la mieux détester je prétends me contraindre,
Et sur son propre exemple apprendre l'art de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

CARLIN, *va et revient.*

Peut-être…

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je suis au désespoir.
Elle vient. À ses yeux déguisons ma colère.
Qu'elle est charmante ! Hélas ! comment se peut-il faire
Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits ?

SCÈNE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

Dorante, il n'est plus temps d'affecter désormais
Sur mes vrais sentiments un secret inutile.
Quand la chose nous touche ; on voit la moins habile
À l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.
Je vous aime, Dorante ; et ma flamme sincère,
Quittant ces vains dehors d'une sagesse austère
Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler son ardeur.
Après avoir longtemps vanté l'indifférence,
Après avoir souffert un an de violence,
Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on se voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir ; je n'avais pas l'audace
De m'attendre, madame, à cet excès de grâce.

Cet aveu me confond, et je ne puis douter
Combien, en le faisant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritaient pas moins que cette récompense ;
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avais privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colère,
Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire ;
Et mon exemple seul a pu vous dispenser
De me cacher un feu qui devait m'offenser.
Mais quand à vos regards toute ma flamme éclate,
Sur vos vrais sentiments peut-être je me flatte,
Et je ne les vois point ici se déclarer
Tels qu'après cet aveu j'aurais pu l'espérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne,
Mon bonheur est trop grand pour le croire sans peine.
Quand je songe quel prix vous m'avez destiné,
De vos rares bontés je me sens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avais droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, sous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'est pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air soit tranquille ;
Mais il semble annoncer plus de torrents de bile
Que de transports d'amour : je ne crois pas pourtant
Que mon discours, pour vous, ait eu rien d'insultant,
Et sans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auraient pu recevoir d'un peu meilleure grâce.

DORANTE.

À d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux,
Et je ne trouve point, sans doute, en mon mérite,
De quoi justifier ici votre conduite :
Mais je vois qu'avec moi vous voulez plaisanter ;
C'est à moi de savoir, madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'est pousser bien loin la modestie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaisanterie :
Il nous en coûte assez en déclarant nos feux,
Pour ne pas faire un jeu de semblables aveux.
Mais je crois pénétrer le secret de votre âme ;
Vous craignez que, cherchant à tromper votre flamme,
Je ne veuille abuser du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paraît étrange
Qu'avec autant d'esprit on prenne ainsi le change :
Pensez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions si fort les transports indiscrets,
Et qu'un amour ardent jusqu'à l'extravagance
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence ?
Croyez, si votre sort dépendait du pari,
Que c'est de le gagner que vous seriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la comédie ;
Votre talent m'étonne, il me fait même envie ;
Et, pour savoir répondre à des discours si doux,
Je voudrais en cet art exceller comme vous :
Mais, pour vouloir trop loin pousser le badinage,
Je pourrais à la fin manquer mon personnage,

Et reprenant peut-être un ton trop sérieux…

ISABELLE.

À la plaisanterie il n'en ferait que mieux.
Tout de bon, je ne sais où de cette boutade
Votre esprit a péché la grotesque incartade.
Je m'en amuserais beaucoup en d'autres temps.
Je ne veux point ici vous gêner plus longtemps.
Si vous prenez ce ton par pure gentillesse,
Vous pourriez l'assortir avec la politesse ;
Si vos mépris par moi veulent se signaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en consoler.

DORANTE, *en fureur*.

Ah ! per…

ISABELLE, *l'interrompant vivement*.

Quoi !

DORANTE, *faisant effort pour se calmer*.

Je me tais

ISABELLE, *à part*.

De peur d'étourderie,
Allons faire en secret veiller sur sa furie.
Dans ses emportements je vois tout son amour…
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour.

(Elle sort en faisant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante.)

SCÈNE IX.

DORANTE.

Me suis-je assez longtemps contraint en sa présence ?
Ai-je montré près d'elle assez de patience ?

Ai-je assez observé ses perfides noirceurs ?

Suis-je assez poignardé de ses fausses douleurs ?

Douceurs pleines de fiel, d'amertume et de larmes,

Grands dieux ! que pour mon cœur vous eussiez eu de charmes !

Si sa bouche, parlant avec sincérité,

N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !

J'en ai trop enduré, je devais la confondre ;

À cette lettre enfin qu'eût-elle osé répondre ?

Je devais à mes yeux un peu l'humilier ;

Je devais… Mais plutôt songeons à l'oublier.

Fuyons, éloignons-nous de ce séjour funeste ;

Achevons d'étouffer un feu que je déteste

Mais ne partons qu'après avoir tiré raison

Du perfide Valère et de sa trahison.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, DORANTE, VALÈRE.

LISETTE.

Que vous êtes tous deux ardents à la colère !
Sans moi vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis si prompts à s'engager ;
Ils sont encor plus prompts souvent à s'égorger ;

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valère, et t'en demande excuse :
Mais pouvais-je prévoir une semblable ruse ?
Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper !
Il n'en fallait pas tant, hélas ! pour me tromper.

VALÈRE.

Ami, je suis charmé du bonheur de la flamme.
Il manquait à celui qui pénètre mon âme
De trouver dans ton cœur les mêmes sentiments,
Et de nous voir heureux tous deux en même temps.

LISETTE, *à Valère*.

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aise ;
Mais pour monsieur Dorante, il faut, ne lui déplaise,
Qu'il nous fasse l'honneur de prendre son congé.

DORANTE.

Quoi ! songes-tu ?

LISETTE.

C’est vous qui n’avez pas songé
À la loi qu’aujourd’hui vous prescrit Isabelle.
On peut se battre, au fond, pour une bagatelle,
Avec les gens qu’on croit qu’elle veut épouser :
Mais Isabelle est femme à s’en formaliser ;
Elle va, par orgueil, mettre en sa fantaisie
Qu’un tel combat s’est fait par pure jalousie ;
Et, sur de tels exploits, je vous laisse à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger.

DORANTE.

Lisette, ah ! mon enfant, serais-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable ?
Ta maîtresse de tout se rapporte à ta foi ;
Si tu veux me sauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes prouesses,
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas ! de mes faiblesses
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très noble chevalier,
Jamais un paladin ne s’abaisse à prier :
Tuer d’abord les gens, c’est la bonne manière.

VALÈRE.

Peux-tu voir de sang froid comme il se désespère,
Lisette ? Ah ! sa douleur aurait dû t’attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l’aigrir,

Et contre moi peut-être il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avais compté sur toi, mon attente est trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh ! le rare secret :
Mais il est du vieux temps, j'en ai bien du regret ;
C'était un beau prétexte.

VALÈRE.

Eh ! ma pauvre Lisette,
Laisse de ces propos l'inutile défaite ;
Sers-nous si tu le peux, si tu le veux du moins,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes soins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'espérance accomplie,
Dispose de mes biens, dispose de ma vie ;
Cette bague d'abord…

LISETTE, *prenant la bague*.

Quelle nécessité ?
Je prétends vous servir par générosité
Je veux vous protéger auprès de ma maîtresse
Il faut qu'elle partage enfin votre tendresse ;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups,
Elle m'avait tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal, et ramener Valère,
Afin qu'il ne vous pût éclaircir ce mystère ;
Que si je ne pouvais autrement tout parer,
Elle m'avait chargé de vous tout déclarer.
C'est donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre,

Et qu'il vous a fallu, monsieur, tenir à quatre.
Mais je devais, de plus, observer avec soin
Les gestes, dits et faits dont je serais témoin,
Pour voir si vous étiez fidèle à la gageure.
Or, si je m'en tenais à la vérité pure,
Vous sentez bien, je crois, que c'est fait de vos feux :
Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux
Il me vient dans l'esprit une nouvelle idée…

DORANTE.

Qu'est-ce ?

VALÈRE.

Dis-nous un peu…

LISETTE.

Je suis persuadée…
Non… Si… si fait… Je crois… Ma foi, je n'y suis plus.

DORANTE.

Morbleu !

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de soins superflus ?
L'idée est toute simple ; écoutez bien, Dorante :
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente,
Isabelle chez vous va vous faire appeler.
Venez ; mais comme si j'avais su vous celer
Le projet qu'aujourd'hui sur vous elle médite,
Vous viendrez sur le pied d'une simple visite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,
Ne contredisant rien de ce qu'elle voudra.
Ce soir un feint contrat pour elle et pour Valère
Vous sera proposé pour vous mettre en colère :

Signez-le sans façon ; vous pouvez être sûr
D'y voir partout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Isabelle, obligée à tenir sa parole,
Vous cède le pari peut-être dès ce soir,
Et le prix, par la loi, reste en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux ! quel espoir flatteur succède à ma souffrance !
Mais n'abuses-tu point ma crédule espérance ?
Puis-je compter sur toi ?

LISETTE.

Le compliment est doux !
Vous me payez ainsi de ma bonté pour vous ?

VALÈRE.

Il est fort question de te mettre en colère !
Songe à bien accomplir ton projet salutaire,
Et, loin de t'irriter contre ce pauvre amant,
Connais à ses terreurs l'excès de son tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Éliante :
Ne puis-je pas entrer ? Mon âme impatiente…

LISETTE.

Que les amants sont vifs ! Oui, venez avec moi.
(*À Dorante.*)
Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCÈNE II.

DORANTE.

Je verrais terminer tant de peines cruelles !

Je pourrais voir enfin mon amour couronné !
Dieux ! à tant de plaisirs serais-je destiné ?
Je sens que les dangers ont irrité ma flamme ;
Avec moins de fureur elle brûlait mon âme
Quand je me figurais, par trop de vanité,
Tenir déjà le prix dont je m'étais flatté.
Quelqu'un vient. Évitons de me laisser connaître.
Avant le temps prescrit je ne dois point paraître.
Hélas ! mon faible cœur ne peut se rassurer,
Et je crains encor plus que je n'ose espérer.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, VALÈRE.

ÉLIANTE.

Oui, Valère, déjà de tout je suis instruite ;
Avec beaucoup d'adresse elles m'avaient séduite
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avais trop écouté.

VALÈRE.

Eh quoi ! belle Éliante, avez-vous donc pu croire
Que Valère, à ce point ennemi de sa gloire.
De son bonheur surtout, cherchât en d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avaient flatté ses vœux ?
Ah ! que vous avez mal jugé de ma tendresse !

ÉLIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma faiblesse.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté !
Isabelle, à la fin par mes pleurs attendrie,
A par un franc aveu calmé ma jalousie ;

Mais cet aveu pourtant, en exigeant de moi
Que sur un tel secret je donnasse ma foi
Que Dorante par moi n'en aurait nul indice.
À mon amour pour vous j'ai fait ce sacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainsi.

VALÈRE.

Dorante est, comme vous, instruit de tout ceci.
Gardez votre secret en affectant de feindre.
Isabelle, bientôt, lasse de se contraindre,
Suivant notre projet peut-être, dès ce jour,
Tombe en son propre piège et se rend à l'amour.

SCÈNE IV.

ISARELLE, ÉLIANTE, VALÈRE, ET LISETTE *un peu après*.

ISABELLE, *en soi-même*.

Ce sang-froid de Dorante et me pique et m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage
De rechercher du moins un éclaircissement !

LISETTE, *arrivant*.

Dorante va venir, madame, en un moment.
J'ai fait en même temps appeler le notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le secours de Valère.
Je crois qu'il voudra bien nous servir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALÈRE.

Si mon zèle suffit et mon respect extrême,
Vous pourriez bien, madame, en répondre vous même.

ISABELLE.

J'ai besoin d'un mari seulement pour ce soir,
Voudriez-vous bien l'être ?

ÉLIANTE.

Eh mais ! il faudra voir.
Comment ! il vous faut donc des cautions, cousine,
Pour pleiger vos maris ?

LISETTE.

Oh ! oui ; car pour la mine,
Elle trompe souvent.

ISABELLE, *à Valère*.

Hé bien ! qu'en dites-vous ?

VALÈRE.

On ne refuse pas, madame, un sort si doux ;
Mais d'un terme trop court…

ISABELLE.

Il est bon de vous dire,
Au reste, que ceci n'est qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante est là ; sans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'espère que son cœur ne pourra résister
Au trait que je lui garde.

SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, ÉLIANTE, VALÈRE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah ! vous voilà, Dorante !

De vous voir aussi peu je ne suis pas contente
Pourquoi me fuyez-vous ? Trop de présomption
M'a fait croire, il est vrai, qu'un peu de passion
De vos soins près de moi pouvait être la cause :
Mais faut-il pour cela prendre si mal la chose ?
Quand j'ai voulu tantôt, par de trop doux aveux,
Engager votre cœur à dévoiler ses feux,
Je n'avais pas pensé que ce fût une offense
À troubler entre nous la bonne intelligence ;
Vous m'avez cependant, par des airs suffisants,
Marqué trop clairement vos mépris offensants ;
Mais, si l'amant méprise un si faible esclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage ;
Ma tendresse n'est pas un tel affront, je croi,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je sens ce que je dois à vos bontés, madame :
Mais vos sages leçons ont si touché mon âme,
Que, pour vous rendre ici même sincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Lisette, qu'il est froid ! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas*.

Bon, c'est qu'il est piqué ; c'est par pure grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous serez bien surpris
D'apprendre en cet instant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement*.

Vous marier ! vous-même ?

ISABELLE.

En personne. D'où vient cette surprise extrême ?
Ferais-je mal, peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non : c'est fort bien fait.
Cet hymen-là s'est fait avec un grand secret.

ISABELLE.

Point. C'est sur le refus que vous m'avez su faire
Que je vais épouser… devinez.

DORANTE

Qui ?

ISABELLE.

Valère.

DORANTE.

Valère ? Ah ! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Éliante donc ?

ISABELLE.

Me cède son amant.

DORANTE.

Parbleu ! voilà, madame, un exemple bien race !

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait est bizarre ;
Car si c'était après, ah ! qu'on en céderait
Pour se débarrasser !

ISABELLE, *bas, à Lisette*.

Lisette, il me paraît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas*.

Il croit que l'on badine :
Attendez le contrat, et vous verrez sa mine.

ISABELLE, *à part*.

Périssent mon caprice et mes jeux insensés.

UN LAQUAIS.

Le notaire est ici.

DORANTE.

Mais c'est être pressés :
Le contrat dès ce soir ! Ce n'est pas raillerie ?

ISABELLE.

Non, sans doute, monsieur ; et même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y signer.

DORANTE.

À vos ordres toujours je dois me résigner.

ISARELLE, *bas*.

S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y renonce.

SCÈNE VI.

LE NOTAIRE, ISABELLE, DORANTE, ÉLIANTE, VALÈRE, LISETTE.

LE NOTAIRE.

Requiert-on que tout haut le contrat je prononce ?

VALÈRE.

Non, monsieur le notaire ; on s'en rapporte en tout

À ce qu'a fait madame ; il suffit qu'à son goût
Le contrat soit passé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de dépit*.

Je n'ai pas lieu de craindre
Que de ce qu'il contient personne ait à se plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puisqu'il est ainsi, je vais sommairement,
En bref, succinctement, compendieusement,
Résumer, expliquer, en style laconique,
Les points articulés en cet acte authentique,
Et jouxte la minute entre mes mains restant,
Ainsi que selon droit et coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. Item pour leurs familles,
Bisaïeuls, trisaïeuls, père, enfants, fils et filles,
Du moins réputés tels, ainsi que par la loi
Quem nuptiœ monstrant, il appert faire foi.
Item pour leur pays, séjour et domicile.
Passé, présent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item pour tous leurs biens, acquêts, conquêts, dotaux,
Préciput, hypothèque, et biens paraphernaux.
Item encor pour ceux de leur estoc et ligne…

LISETTE.

Item vous nous feriez une faveur insigne
Si, de ces mots cornus le poumon dégagé,
Il vous plaisait, monsieur, abréger l'abrégé.

VALÈRE.

Au vrai, tous ces détails nous sont fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de clauses subtiles ;
Mais on n'a nul désir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui,
À le corroborer de votre signature ?

ISABELLE.

Signons, je le veux bien, voilà mon écriture.
À vous, Valère.

ÉLIANTE, *bas, à Isabelle.*

Au moins ce n'est pas tout de bon ;
Vous me l'avez promis, cousine ?

ISABELLE.

Eh ! mon Dieu ! non.
Dorante veut-il bien nous faire aussi la grâce ?…
(*Elle lui présente la plume.*)

DORANTE.

Pour vous plaire, madame, il n'est rien qu'on ne fasse.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

DORANTE, *à part.*

Le futur est en blanc ; tout va bien jusqu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il signe sans façon !… À la fin je soupçonne…
(*À Lisette.*)
Ne me trompez-vous point ?

LISETTE.

En voici d'une bonne !
Il serait fort plaisant que vous le pensassiez !

ISABELLE.

Hélas ! Et plût au ciel que vous me trompassiez !
Je serais sûre au moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire quoi ?

ISABELLE.

Rien. Mais je serais contente.

LISETTE, *à part*.

Que les pauvres enfants se contraignent tous deux !

ISABELLE, *à Valère.*

Valère, enfin l'hymen va couronner nos vœux ;
Pour en serrer les nœuds sous un heureux auspice
Faisons, en les formant, un acte de justice.
À Dorante à l'instant je cède le pari.
J'avais cru qu'il m'aimait, mais mon esprit guéri.
S'aperçoit de combien je m'étais abusée.
En secret mille fois je m'étais accusée
De le désespérer par trop de cruauté.
Dans un piège assez fin il s'est précipité ;
Mais il ne m'est resté, pour fruit de mon adresse,
Que le regret de voir que son cœur sans tendresse
Bravait également et la ruse et l'amour.
Choisissez donc, Dorante, et nommez en ce jour
Le prix que vous mettez au gain de la gageure :
Je dépends d'un époux, mais je me tiens bien sûre.
Qu'il est trop généreux pour vous le disputer.

VALÈRE.

Jamais plus justement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéissance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire,

Je demande…

ISABELLE.

Eh bien ! quoi ?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire ?

LISETTE.

Il est donc fou ?

VALÈRE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui, d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah ! vous m'avez trahie !

DORANTE, *à ses pieds*.

Eh quoi ! belle Isabelle,

Ne vous lassez-vous point de m'être si cruelle ?

Faut-il encor…

SCÈNE VII.

CARLIN, *botté, et un fouet à la main ;* LE NOTAIRE, ISABELLE, DORANTE, ÉLIANTE, VALÈRE, LISETTE.

CARLIN.

Monsieur, les chevaux sont tout prêts,

La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des valets !

CARLIN.

Monsieur, le temps se passe.

VALÈRE.

Eh ! quelle fantaisie
De nous troubler ?…

CARLIN.

Il est six heures et demie :

DORANTE

Te tairas-tu ?…

CARLIN.

Monsieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bavard !
Madame, pardonnez…

CARLIN.

Monsieur, il faut me taire :
Mais nous avons ce soir bien du chemin à faire.

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puisse-t-il l'emporter !

ÉLIANTE.

Lisette, explique-lui…

LISETTE.

Bon ! veut-il m'écouter ?
Et peut-on dire un mot où parle monsieur Carle !

CARLIN, *un peu vite*.

Eh ! parle, au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle :
Parle, pendant qu'on parle : et, quand on a parlé,
Parle encor, pour finir sans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi déparleras-tu, parleur impitoyable ?
(*À Isabelle*.)
Puis-je enfin me flatter qu'un penchant favorable
Confirmera le don que vos lois m'ont promis ?

ISABELLE.

Je ne sais si ce don vous est si bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie.
Mais, en punition de mon étourderie,
Je vous donne ma main et vous laisse mon cœur.

DORANTE, *baisant la main d'Isabelle*.

Ah ! vous mettez par là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc, aurais-je la berlue ?

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très bonne vue,
(*Riant*.)
Témoin la lettre…

CARLIN.

Eh bien ! de quoi veux-tu parler ?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi ! c'était tout exprès ?…

LISETTE.

Mon Dieu ! quel imbécile !
Tu t'imaginais donc être le plus habile ?

CARLIN.

Je sens que j'avais tort ; cette ruse d'enfer
Te doit donner le pas sur monsieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaison ne fut moins méritée,
Au bien de mon prochain toujours je suis portée ;
Tu vois que par mes soins ici tout est content,
Ils vont se marier, en veux-tu faire autant ?

CARLIN.

Tope, j'en fais le saut ; mais sois bonne diablesse ;
À me cacher tes tours mets toute ton adresse ;
Toujours dans la maison fais prospérer le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en saurai rien.

LISETTE.

Souvent, parmi les jeux, le cœur de la plus sage
Plus qu'elle ne voudrait en badinant s'engage.
Belles, sur cet exemple apprenez en ce jour
Qu'on ne peut sans danger se jouer à l'amour.

PYGMALION

SCÈNE LYRIQUE (15).

PERSONNAGES.

PYGMALION. GALATHÉE.

La scène est à Tyr.

Le théâtre représente un atelier de sculpteur. Sur les côtés ont voit des blocs de marbre, des groupes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée sous un pavillon d'une étoffe légère et brillante, orné de crépines et de guirlandes.

Pygmalion, assis et accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste ; puis, se levant tout-à-coup, il prend sur une table les outils de son art, va donner par intervalles quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches, se recule et regarde d'un air mécontent et découragé.

PYGMALION.

Il n'y a point là d'âme ni de vie ; ce n'est que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

Ô mon génie ! où es-tu ? mon talent, qu'es-tu devenu ? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée ; le marbre sort froid de mes mains.

Pygmalion, ne fais plus des dieux, tu n'es qu'un vulgaire artiste… Vils instruments, qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

(Il jette avec dédain ses outils, puis se promène quelque temps en rêvant, les bras croisés.)

Que suis-je devenu ! quelle étrange révolution s'est faite en moi !…

Tyr, ville opulente et superbe, les monuments des arts dont tu

brilles ne m'attirent plus, j'ai perdu le goût que je prenais à les admirer : le commerce des artistes et des philosophes me devient insipide ; l'entretien des peintres et des poètes est sans attrait pour moi, la louange et la gloire n'élèvent plus mon âme ; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus, l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature, que mon art osait imiter, et sur les pas desquels les plaisirs m'attiraient sans cesse, vous, mes charmants modèles, qui m'embrasiez à la fois des feux de l'amour et du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférents.

(Il s'assied, et contemple tout autour de lui.)

Retenu dans cet atelier par un charme inconcevable, je n'y sais rien faire, et je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe, de figure en figure ; mon ciseau, faible, incertain, ne reconnaît plus son guide : ces ouvrages grossiers, restés à leur timide ébauche, ne sentent plus la main qui jadis les eût animés…

(Il se lève impétueusement.)

C'en est fait, c'en est fait ; j'ai perdu mon génie… si jeune encore, je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? qu'ai-je en moi qui semble m'embraser ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions, sent-on ces élans de passions impétueuses, cette inquiétude insurmontable, cette agitation secrète qui me tourmente et dont je ne puis démêler la cause ?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportais à mes travaux ; je l'ai caché sous ce voile… mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste, et ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, et je dirai : Voilà mon ouvrage. Ô ma Galathée ! quand j'aurai tout perdu, tu me resteras, et je serai consolé.

(Il s'approche du pavillon, puis se retire ; va, vient, et s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.)

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ?… Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué ; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure : aucune grâce imaginable ne doit manquer à un objet si charmant… peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je ? Eh ! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

(Il va pour lever le voile, et le laisse retomber comme effrayé.)

Je ne sais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile ; une frayeur me saisit ; je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité. Pygmalion, c'est une pierre, c'est ton ouvrage… Qu'importe ? on sert des dieux dans nos temples, qui ne sont pas d'une autre manière, et n'ont pas été faits d'une autre main.

(Il lève le voile en tremblant, et se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre, formé de quelques marches demi-circulaires.)

Ô Galathée ! recevez mon hommage. Oui, je me suis trompé : j'ai voulu vous faire nymphe, et je vous ai fait déesse. Vénus même est moins belle que vous.

Vanité, faiblesse humaine ! je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage ; je m'enivre d'amour-propre ; je m'adore dans ce que j'ai fait… Non, jamais rien de si beau ne parut dans la nature ; j'ai passé l'ouvrage des dieux…

Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains ! Mes mains les ont donc touchées… ma bouche a donc pu… Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage ; les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

(Il prend son maillet et son ciseau ; puis, s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.

Quel tremblement ! quel trouble ! Je tiens le ciseau d'une main mal assurée… Je ne puis… je n'ose… je gâterai tout.

(Il s'encourage ; et enfin, présentant son ciseau, il en donne un coup, et saisi d'effroi, il le laisse tomber en poussant un grand cri.)

Dieux ! je sens la chair palpitante repousser le ciseau !…

(Il redescend tremblant et confus.)

… Vaine terreur, fol aveuglement… Non… je n'y toucherai point ; les dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déjà consacrée à leur rang.

(Il la considère de nouveau.)

Que veux-tu changer ? regarde ; quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ?… Ah ! c'est sa perfection qui fait son défaut… Divine Galathée ! moins parfaite, il ne te manquerait rien.

(Tendrement.)

Mais il te manque une âme : ta figure ne peut s'en passer.

(Avec plus d'attendrissement encore.)

Que l'âme faite pour animer un tel corps doit être belle !

(Il s'arrête longtemps. Puis, retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente et changée :)

Quels désirs osé-je former ? quels vœux insensés ! qu'est-ce que je sens ?… Ô ciel ! le voile de l'illusion tombe, et je n'ose voir dans mon cœur : j'aurais trop à m'en indigner.

(Longue pause dans un profond accablement.)

… Voilà donc la noble passion qui m'égare ! c'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !… un marbre ! une pierre ! une masse informe et dure, travaillée avec ce fer !… Insensé, rentre en toi-même ; gémis sur toi ; vois ton erreur, vois ta folie.

… Mais non…

(Impétueusement.)

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre mort que je suis épris, c'est d'un être vivant qui lui ressemble, c'est de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, et quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma seule folie est de discerner la beauté, mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a

rien là dont je doive rougir.

(Moins vivement, mais toujours avec passion.)

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embraser mes sens, et retourner avec mon âme à leur source ! Hélas ! il reste immobile et froid, tandis que mon cœur embrasé par ses charmes voudrait quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi, je crois pouvoir lui donner ma vie et l'animer de mon âme. Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée !… Que dis-je, ô ciel ! Si j'étais elle, je ne la verrais pas, je ne serais pas celui qui l'aime. Non, que ma Galathée vive, et que je ne sois pas elle. Ah ! que je sois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé !…

(Transport.)

Tourments, vœux, désirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste… Oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité… Dieux puissants, dieux bienfaisants, dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes, ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez justes, et méritez vos autels.

(Avec un enthousiasme plus pathétique.)

Et toi, sublime essence qui te caches aux sens et te fais sentir aux cœurs, âme de l'univers, principe de toute existence, toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux éléments, la vie à la matière, le sentiment aux corps, et la forme à tous les êtres ; feu sacré, céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse ; ah ! où est ton équilibre ! où est ta force expansive ? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve ? où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains désirs ? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, et le froid de la mort reste sur ce marbre ; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas ! je n'attends point un prodige ; il existe, il doit cesser ; l'ordre est troublé, la nature est outragée ; rends leur empire à ses lois, rétablis son cours bienfaisant, et verse également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choses ; partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre : c'est toi qui formas par ma main ces charmes et ces traits qui n'attendent que le sentiment et la vie ; donne-lui la moitié de la mienne, donne-lui tout, s'il le faut, il me suffira de vivre en elle.

Ô toi qui daignes sourire aux hommages des mortels, ce qui ne sent rien ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres. Déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas.

(Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'assurance et de joie.)

Je reprends mes sens. Quel calme inattendu ! quel courage inespéré me ranime ! Une fièvre mortelle embrasait mon sang : un baume de confiance et d'espoir court dans mes veines ; je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque malheureux que soient les mortels, quand ils ont invoqué les dieux ils sont plus tranquilles…

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés… Hélas ! en l'état où je suis on invoque tout, et rien ne nous écoute ; l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le désir.

Honteux de tant d'égarement, je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble, une palpitation me suffoque, une secrète frayeur m'arrête…

(Ironie amère.)

… Eh ! regarde, malheureux ; deviens intrépide ; ose fixer une statue.

(Il la voit s'animer, et se détourne saisi d'effroi et le cœur serré de douleur.)

Qu'ai-je vu ? dieux ! qu'ai-je cru voir ? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvements même… Ce n'est pas assez d'espérer le prodige ; pour comble de misère, enfin, je l'ai vu…

(Excès d'accablement.)

Infortuné, c'en est donc fait… ton délire est à son dernier terme… ta raison t'abandonne ainsi que ton génie… ne la regrette point, ô Pygmalion ! sa perte couvrira ton opprobre…

(Vive indignation.)

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à visions.

(Il se retourne, et voit la statue se mouvoir et descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le piédestal. Il se jette à genoux, et lève les mains et les yeux au ciel.)

Dieux immortels ! Vénus ! Galathée ! ô prestige d'un amour forcené !

GALATHÉE *se touche, et dit :*

Moi.

PYGMALION, *transporté*.

Moi.

GALATHÉE, *se touchant encore*.

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah ! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE *fait quelques pas, et touche un marbre*.

Ce n'est plus moi.

GALATHÉE*, avec un soupir.*

Ah ! encore moi.

(Pygmalion, dans une agitation, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tout ses mouvements, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer. Galathée s'avance vers lui et le regarde ; il se lève précipitamment, lui tend les bras, et la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui ; il tressaille, prend cette main, la porte à son cœur, et la couvre d'ardents baisers.)

PYGMALION.

Oui, cher et charmant objet, oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des dieux ; c'est toi, c'est toi seule ; je t'ai donné tout mon être ; je ne vivrai plus que par toi.

LE DEVIN DU VILLAGE

INTERMÈDE

Représenté à Fontainebleau, devant le roi, les 18 et 24 octobre 1752 ; et à Paris, par l'Académie royale de Musique, le jeudi 1er mars 1753.

AVERTISSEMENT.

Quoique j'aie approuvé les changements que mes amis jugèrent à propos de faire à cet intermède quand il fut joué à la cour, et que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, et cela par plusieurs raisons. La première est que, puisque cet ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais; la seconde, que ces changements pouvaient être fort bien en eux-mêmes, et ôter pourtant à la pièce cette unité si peu connue, qui serait le chef-d'oeuvre de l'art, si l'on pouvait la conserver sans répétition et sans monotonie. Ma troisième raison est que cet ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus(16).

À M. DUCLOS.

Historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie française et de celle des belles-lettres.

Souffrez, monsieur, que votre nom soit à la tête de cet ouvrage, qui, sans vous, n'eût point vu le jour. Ce sera ma première et unique dédicace : puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je suis, de tout mon cœur,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J. -J. ROUSSEAU.

PERSONNAGES.

COLIN.

LE DEVIN.

COLETTE.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

Le théâtre représente d'un côté la maison du Devin ; de l'autre, des arbres et des fontaines ; dans le fond, un hameau.

SCÈNE I.

COLETTE, *soupirant, et s'essuyant les yeux de son tablier*.

J'ai perdu tout mon bonheur ;
J'ai perdu mon serviteur ;
Colin me délaisse.

Hélas ! il a pu changer !
Je voudrais n'y plus songer :
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.
Il m'aimait autrefois, et ce fut mon malheur.

Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?
Elle est donc bien charmante ! Imprudente bergère !
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour ?
Colin m'a pu changer ; tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse ?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur ;

J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.

Je veux le haïr… je le dois…
Peut-être il m'aime encor… Pourquoi me fuir sans cesse ?
Il me cherchait tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici sa demeure ;
Il sait tout : il saura le sort de mon amour :
Je le vois, et je veux m'éclaircir en ce jour.

SCÈNE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans sa main de la monnaie, puis elle la plie dans un papier, et la présente au Devin, après avoir un peu hésité à l'aborder.

COLETTE, *d'un air timide*.

Perdrai-je Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement*.

J'ai lu dans votre cœur, et j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

Ô dieu !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien ?
Colin…

LE DEVIN.

Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement*.

Que dites-vous ?

LE DEVIN.

Plus adroite et moins belle,
La dame de ces lieux…

COLETTE.

Il me quitte pour elle !

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement*.

Et toujours il me fuit !

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer :
Sa vanité vous a fait un outrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile

De former d’autres amours !

Mise en riche demoiselle,
Je brillerais tous les jours ;
De rubans et de dentelle
Je chargerais mes atours.

Pour l’amour de l’infidèle
J’ai refusé mon bonheur ;
J’aimais mieux être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d’aimer un peu moins.

L’amour croit, s’il s’inquiète ;
Il s’endort, s’il est content :
La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant.

COLETTE.

À vos sages leçons Colette s’abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d’imiter l’exemple qu’il me donne.

SCÈNE III.

LE DEVIN.

J'ai tout su de Colin, et ces pauvres enfants
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la dame du lieu les airs et les mépris.

SCÈNE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'amour et vos leçons m'ont enfin rendu sage,
Je préfère Colette à des biens superflus :
    Je sus lui plaire en habit de village,
Sous un habit doré qu'obtiendrais-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'est plus temps, et Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

    Elle est femme, jeune et jolie ;
    Manquerait-elle à se venger ?

COLIN.

    Non, Colette n'est point trompeuse,
        Elle m'a promis sa foi :
        Peut-elle être l'amoureuse
        D'un autre berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un berger qu'elle préfère à toi ;

C’est un beau monsieur de la ville,

COLIN.

Qui vous l’a dit ?

LE DEVIN, *avec emphase*.

Mon art.

COLIN.

Je n’en saurais douter.

Hélas ! qu’il m’en va coûter
Pour avoir été trop facile !
Aurais-je donc perdu Colette sans retour ?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la fortune et l’amour.
D’être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grâce, apprenez-moi le moyen d’éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

(Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire et un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes paysannes, qui venaient le consulter, laissent tomber leurs présents, et se sauvent tout effrayées en voyant ses contorsions.)

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre ;
Il faut ici l’attendre.

COLIN.

À l’apaiser pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m’entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle et tendre
On a droit de tout obtenir.
(À part.)
Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCÈNE V.

COLIN.

Je vais revoir ma charmante maîtresse.
Adieu, châteaux, grandeurs, richesse,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes soins assidus,
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore,
Doux moments que j'ai perdus.

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs ;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de seigneurs d'importance
Voudraient bien avoir sa foi !
Malgré toute leur puissance,
Ils sont moins heureux que moi.

SCÈNE VI.

COLIN, COLETTE, parée.

COLIN, *à part.*

Je l'aperçois… Je tremble en m'offrant à sa vue…
… Sauvons-nous… Je la perds si je fuis…

COLETTE, à part.

Il me voit… Que je suis émue !
Le cœur me bat…

SCÈNE VI.

COLIN.

Je ne sais où j'en suis,

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.
(À Colette, d'un ton radouci, et d'un air moitié riant moitié embarrassé.)
Ma Colette… êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine lever les yeux sut lui.*

Colin m'aimait ; Colin m'était fidèle :
Je vous regarde, et ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n’a point changé ; mon erreur trop cruelle
Venait d’un sort jeté par quelque esprit malin :
Le Devin l’a détruit ; je suis, malgré l’envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le Devin n’y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D’un amant plus constant…

COLIN.

Ah ! de ma mort suivie,
Votre infidélité…

COLETTE,

Vos soins sont superflus ;
Non, Colin, je ne t’aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie ;
Non, consulte mieux ton cœur :
Toi-même en m'ôtant la vie,
Tu perdrais tout ton bonheur.

COLETTE.

(*À part.*) (*À Colin.*)
Hélas ! Non, vous m'avez trahie,
Vos soins sont superflus ;
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc, fait vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau,

COLETTE, *rappelant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin !

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau ?

DUO.

COLETTE.

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Je vivais dans les plaisirs.

COLIN.

Quand je plaisais à ma bergère,
Mon sort comblait mes désirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise,
Serait-il un autre bien ?
(D'un ton pénétré.)
Ma Colette se dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage.
(Ensemble.)
Je me dégage à mon tour.
Mon cœur devenu paisible,
Oublira, s'il est possible,

Que tu lui fus cher/chère un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encor préféré Colette
À tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
À tout l'éclat de la cour.

COLIN, tendrement.

Ah, Colette !

COLLETE, avec un soupir.

Ah ! berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi !

(Colin se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple dont elle était parée, et qu'il reçoit avec transport.)

(Ensemble.)

À jamais Colin je t'engage
À jamais Colin t'engage
Mon cœur et ma foi.
Son cœur et sa foi.
Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans partage ;
Que l'amour soit notre loi,
À jamais, etc.

SCÈNE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

Je vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encor malgré les envieux

COLIN.

(Ils offrent chacun un présent au Devin.)

Quel don pourrait jamais payer un tel service !

LE DEVIN, *recevant des deux mains*.

Je suis assez payé si vous êtes heureux.

Venez, jeunes garçons, venez, aimables filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter ;
Venez, galants bergers, venez, beautés gentilles,
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCÈNE VIII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, GARCONS ET FILLES DU VILLAGE.

CHŒUR.

Colin revient à sa bergère ;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramène un amant volage,
Et le rend heureux et constant.

(On danse.)

ROMANCE.

COLIN.

Dans ma cabane obscure
Toujours soucis nouveaux ;
Vent, soleil ou froidure,
Toujours peine et travaux.
Colette, ma bergère,
Si tu viens l'habiter,
Colin, dans sa chaumière,
N'a rien à regretter.
Des champs, de la prairie,
Retournant chaque soir,
Chaque soir plus chérie,
Je viendrai te revoir :

Du soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

(On danse une pantomime.)

LE DEVIN

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici :
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.

(Il tire une chanson de sa poche.)

I.

L'art à l'Amour est favorable,
Et sans art l'Amour sait charmer ;
À la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN, *avec le chœur, répète le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

(Regardant la chanson.)

Elle a d'autres couplets ! je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons ; nous chanterons aussi.

(Elle prend la chanson.)

II.

Ici de la simple nature
L'Amour suit la naïveté ;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est en enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu ;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

(À la fin de chaque couplet le chœur répète toujours ce vers :)

C'est un enfant, c'est un enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'Amour, selon sa fantaisie,
Ordonne et dispose de nous ;
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

COLIN.

V.

À voltiger de belle en belle,

On perd souvent l'heureux instant ;
Souvent un berger trop fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

COLETTE.

VI.

À son caprice on est en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs ;
Par les… par les.

COLIN, *lui aidant à lire*.

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affaiblit par les faveurs.

(Ensemble.)

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il détend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

(On danse)

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante :
Sans cesse il rit, toujours je chante.
C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante !
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule et serpente.

Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante !

(On danse.)

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux,
Galants, prenez vos chalumeaux.

(Les Villageois répètent ces quatre vers.)

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes ;
Et, pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux ;
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

COLETTE.

À la ville on fait bien plus de fracas ;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?
    Toujours contents,
    Toujours chantants ;
    Beauté sans fard,
    Plaisir sans art :
Tous leurs concerts valent-ils nos musettes ?
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http : //www.ebooks-bnr.com/

en juin 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Élisabeth P., Francis R.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après l'édition J. Bry aîné de 1857 à Paris, intitulée *Œuvres complètes – tome huitième Théâtre – Lettre à D'Alembert*. La photo de première page vient de Wikimedia, travail personnel de Franquelin prise de vue du 20.09.2008.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement *à des fin non commerciales et non professionnelles*. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachés d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– Remerciements :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.

1 On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires ; et cela me parait assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères ; ce qui me prouve une chose, dont je me doutais déjà bien, savoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre ; et j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré jusqu'aux quatre sermons allemands, dont l'un commence à peu près de cette manière : « Mes frères, si Socrate revenait parmi nous, et qu'il vît l'état florissant où sont les sciences en Europe ; que dis-je en Europe ? en Allemagne ; que dis-je en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je en Saxe ? à Leipsick ; que dis-je à Leipsick ? dans cette université : alors, saisi d'étonnement, et pénétré de respect, Socrate s'assiérait modestement parmi nos écoliers ; et, recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignait si justement. » J'ai lu tout cela, et n'y ai fait que peu de réponses, peut-être en ai-je encore trop fait : mais je suis fort aise que ces messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot ADVERSAIRES, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veulent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit, plus prudemment et plus à leur aise, dans les cercles de femmes et de beaux esprits, où ils étaient bien sûrs que je n'irais pas me défendre ; mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvaient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires, puis, quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avait point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeler mes adversaires mes adversaires ; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

2 On peut voir, dans le Mercure d'août 1752, le désaveu de l'académie de Dijon, au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'auteur à l'un des membres de cette académie.

3 Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisais pas un livre de morale ou de philosophie que je ne crusse y voir l'âme et les principes de l'auteur. Je regardais tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formais de leur commerce des idées angéliques, et je n'aurais approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puéril s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

4 Quand j'ai dit que nos mœurs s'étaient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étaient encore pires. Il y a, parmi les hommes,

mille sources de corruption ; et, quoique les sciences soient peut-être la plus abondante et la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'empire romain, les invasions d'une multitude de barbares, ont fait un mélange de tous les peuples qui a dû nécessairement détruire les mœurs et les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, et d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu et augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, et altère, chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat et à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal, elles y ont seulement leur bonne part ; et celui surtout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvait pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire ; il était, disait-on, comme tout te monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé aurait dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un, caractère tout-à-fait manqué ; et ses noirceurs passèrent pour des gentillesses, parce que tel qui se croyait un fort honnête homme s'y reconnaissait trait pour trait.

5 Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La république de Gênes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une académie. Il ne me serait pas difficile d'allonger cette note, mais ce serait faire tort à l'intelligence des seuls lecteurs dont je me soucie.

6 Montaigne, livre III, chap. XII.

7 Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société, qui sont formés par l'estime et la bienveillance mutuelle ; et je me plains de ce que les sciences, les arts, et tous les autres objets de commerce, resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n y a donc point en ceci de contradiction.

8 Je remarque qu'il règne actuellement dans le monde une multitude de petite maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, et qui, outre cela, sont très commodes pour terminer les disputes d'un ton important et décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : « Les hommes ont partout les mêmes passions ; partout l'amour-propre et l'intérêt les conduisent ; donc ils sont partout les mêmes. » Quand les géomètres ont fait une supposition qui, de raisonnement en raisonnement, les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas, et démontrent ainsi la supposition fausse. La même méthode, appliquée à la maxime, en question, en montrerait aisément l'absurdité. Mais raisonnons autrement. Un sauvage est un homme, et un Européen est un homme. Le demi-philosophe conclut aussitôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit :

En Europe, le gouvernement, les lois, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement et sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchants pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société et le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de PROPRIÉTÉ, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre, l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, et qu'ils méritent tous. Il est très possible qu'un sauvage fasse une mauvaise action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui serait bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talents et leur industrie, plus ils se friponnent décemment et adroitement, et plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret, l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, et le sauvage est cet homme-là.

Illum non populi fasces, non purpura regum

Flexit, et infidos agitans discordia fratres ;

Non res romanae ; perituraque régna : neque ille

Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

VIRG., Georg, 405.

9 Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les descendants devinrent, en peu de générations, le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serais pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en était ici le lieu ; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étaient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues que des hommes dont les mœurs n'étaient point formées : ils ne méprisaient pas la vertu, mais ils ne la connaissaient pas encore ! car ces mots VERTUS et VICES sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tirerait un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences ; car des deux premiers rois de Rome qui donnèrent une forme à la république, et instituèrent ses coutumes et ses mœurs, l'un ne s'occupait que de guerres ; l'autre, que de rites sacrés, les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie. J. -J. Rousseau, t. VIII. 8

10 Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion, une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper et trahir, mais pour s'ôter, sous cet aimable et sacrée effigie, l'horreur qu'il

a de lui-même quand il se voit à découvert.

11 J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences et les arts attaqués, ils ont cru qu'on en voulait personnellement à eu, tandis que, sans se contredire eux-mêmes, ils pourraient tous penser, comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisants qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; et cette manière de raisonner me paraît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous ils se soucient fort peu des sciences, pourvu quelles continuent de mettre les savants en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenaient à la religion qu'autant qu'elle les faisait respecter.

12 Vers d'Atys, opéra de Quinault.

13 Rousseau composa cette pièce en 1743, après les désastres des Français en Bavière et en Bohême. Voyez les Confessions, livre VII.

14 Composée en 1747. Rousseau nous apprend dans ses Confessions que cette comédie fut représentée en 1748 sur le théâtre de Chevrette, chez M. de Bellegarde, qu'il y joua un rôle, et qu'il fallut le lui souffler d'un bout à l'autre, bien qu'il l'eût étudié pendant six mois.

15 Cette scène, que Rousseau composa pendant son séjour à Môtiers, fut représentée à Paris pour la première fois le 30 octobre 1775, et parut imprimée dans la même année chez la veuve Duchesne (in-8°de 29 pages). Une lettre datée de Lyon, 26 novembre 1770, et signée Coignet, négociant à Lyon, nous apprend que cette scène fut représentée à cette époque par des acteurs de société, et qu'il en a fait la musique, à l'exception de deux morceaux, qu'il déclare être de Rousseau, savoir, *l'andante* de l'ouverture, et le premier morceau de l'interlocution qui caractérise, avant que Pygmalion ait parlé, les coups de ciseau qu'il donne sur ses ébauches. Cette musique fut exécutée à Paris lors des premières représentations en 1775 ; quelque temps après on la jugea beaucoup trop faible pour l'ouvrage, et M. Baudron, chef d'orchestre au Théâtre-Français, se chargea d'y faire une musique nouvelle, dans laquelle il dit lui-même avoir conservé le second des deux morceaux faits par Rousseau, que l'on vient d'indiquer. Cette seconde musique est celle qui s'exécute maintenant à Paris quand on y représente *Pygmalion*, et les directeurs de spectacle en province l'ont généralement adoptée. Rousseau ne s'est pas senti assez fort pour faire cette musique lui-même. On lit à ce sujet l'anecdote suivante, qui se trouve dans *l'Avertissement* précédant le Recueil des romances de Rousseau. Pendant son dernier séjour à Paris, quelqu'un l'ayant prié de corriger les fautes existantes dans le Pygmalion imprimé, il eut la complaisance de faire sur son propre manuscrit les corrections demandées. Quel dommage, dit quelqu'un présent à cette lecture, que *le petit faiseur* n'ait pas mis une

telle scène en musique ! (Rousseau désignait lui-même ainsi l'auteur prétendu de son Devin du village, dont il se disait le *prête-nom*). « Vraiment, répondit-il, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'en était pas capable. Mon petit faiseur ne peut enfler que les pipeaux. Il y faudrait un grand faiseur. Je ne connais que M. Gluck en état d'entreprendre cet ouvrage, et je voudrais bien qu'il daignât s'en charger. »

16 Cet *Avertissement* n'est point dans l'édition originale, conséquemment ce que l'auteur y dit des changements faits à sa pièce, et qu'il *n'a pas jugé à propos d'adopter*, ne s'applique qu'à la musique. En effet, il nous apprend lui-même, dans ses *Confessions*, qu'il consentit à ce que Francueil et Jelyotte fissent un autre récitatif plus analogue au goût de l'époque. Au reste, le récitatif fait par Rousseau a été postérieurement rétabli au théâtre. On croit que la musique du *Devin du village*, telle qu'elle s'exécute maintenant à l'Opéra, a, depuis Rousseau, subi de grands changements dans la partie instrumentale. La vérité est que l'accompagnement du récitatif se réduisant, dans la partition, à une basse chiffrée sans l'emploi d'aucun autre instrument, et celui du chant n'en offrant presque point d'autre que deux parties de violon avec la basse, on a jugé que la partition ne pouvait rester en cet état de simplicité, pour être exécutée dans une salle aussi vaste que celle de l'Opéra. M. Lefèvre, bibliothécaire de cet établissement, a fait avec autant de goût que de réserve les *remplissages* que cette circonstance nécessitait. Il a coupé les repos du récitatif par des accords confiés aux différents instruments, mais toujours fournis par la basse telle que le compositeur l'a donnée. Pour le chant, il en a complété les parties d'orchestre dont l'effet, sans ce complément, pouvait paraître trop faible. Les amateurs ont généralement applaudi à ces changements; cependant les effets harmoniques ainsi renforcés, en altérant les rapports établis par le compositeur entre le chant et l'accompagnement, n'ont-ils pas détruit cette *unité* qu'il fait avec raison valoir, et dénaturé jusqu'à un certain point son ouvrage ? Ce qu'il y a de certain, c'est que Rousseau s'est fortement prononcé lui-même contre tout changement de cette espèce dans une note écrit » de sa main, et conçue en ces termes : « Dans TOUTE MA MUSIQUE, je prie instamment qu'on ne mette aucun remplissage partout où je n'en ai pas mis. » (note de l'édition d'origine)